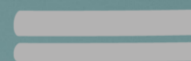


Airbus vs Boeing



Fênelon
SAINT-JOSEPH

L'ŒIL

DE FÉNELON



Numéro d'automne – hiver 2025

L'ŒIL

DE FÉNELON

« La liberté commence là où l'ignorance finit »

-Victor Hugo

Un mot de la rédaction

Chers lecteurs, chères lectrices

Nous sommes heureux de vous retrouver pour cette nouvelle édition semestrielle de notre journal. Dans un monde où l'information circule plus vite que jamais, nous avons voulu prendre le temps de comprendre, d'analyser et de transmettre avec clarté, curiosité et esprit critique.

Au fil de ces pages, vous découvrirez des regards croisés sur l'actualité, l'économie, la culture, la technologie, mais aussi sur la vie lycéenne qui nous rassemble. Notre ambition reste la même : éclairer des sujets parfois complexes, ouvrir des portes vers de nouveaux horizons et accompagner chacun d'entre vous dans la construction de sa réflexion.

Nous espérons que ce numéro nourrira votre intérêt et vous donnera l'envie de poursuivre, questionner, débattre... bref, de regarder le monde avec un œil toujours plus attentif.

Très bonne lecture à toutes et à tous,

La rédaction



Toutes les images utilisées sont
libres de droits ou ont été utilisées
avec l'autorisation des artistes
détenteurs des droits

PÔLE CULTURE

- 7** Actualités sportives *S. Barbarin*
- 9** L'étranger adapté au cinéma *V. Mestre*
- 10** Les trésors fantôme du Louvre *V. Day*
- 14** La femme de ménage arrive au cinéma *B. Belhani*
- 14** Les Labubu *G. Jouanneau et N. Rougier*
- 16** Formule 1 *C. Billières*

PÔLE SOCIOLOGIE ECONOMIE

- 20** Réseaux sociaux : lien social ou isolement ? *A. Civel*
- 22** Édito taxe Zucman *C. Billières*
- 24** Les Taxes Trump *D. Platonov*
- 27** L'indice Big Mac *M. Savranin*
- 28** Polymarket *C. Billières*
- 32** Design, esthétique ou arnaque sociologique ? *A. Korti*

PÔLE SCIENTIFIQUE

- 37** Les mathématiques au cœur de l'IA *E. Muti*
- 37** Les boissons énergisantes *L. Riou et L. Moiras*

PÔLE VIE LYCENNE

- 42** Mobilité Erasmus + en Croatie *E. Charrondière*
- 43** Interview avec Guillaume Garde, Champion de France U16 *D. Bystrushkin*
- 46** Option théâtre de Fénelon *P. Brugerolle De Fraissinette*
- 48** Ouverture site internet *E. Charrondière*
- 48** Le club interactif de Fénelon *J. Charrondière*
- 50** Fénelon, lycée d'accueil international *C. Ménard*

PÔLE MONDE CONTEMPORAIN

- 53** Jubillar *E. Auriol Deasington*

PÔLE GEOPLOTITIQUE

- 56** Airbus vs Boeing *D. Bystrushkin*
- 61** Crise politique au Japon *H. Lacipière*
- 62** Octobre rose en démocratie dans le rouge *T. Baudin*
- 66** La Chine, l'étoile montante de l'Orient *A. Courdier*

Pôle
culture

Texte par
Sacha
Barbarin

Photo par
Kseniya
budko

Temps de
lecture : 2
min



Actualités Sportives

« Pause entre deux échanges : raquette au sol et balles de tennis témoignent de l'intensité de la séance sur le court. »

Cyclisme sur route, TOUR DE FRANCE FEMMES :

Ce
dimanche 3 août, les
spectateurs et les

télespectateurs ont vu
s'imposer pour la première
fois une Française depuis la
victoire de Jeannie Longo
en 1989. Pauline Ferrand-

Prévot ajoute à son très
beau palmarès une victoire
sur le Tour de France.
C'était son premier Tour et
sûrement pas le dernier.

Natation, CHAMPIONNAT DU MONDE :

Les championnats du monde de natation ont été accueillis cette année dans la ville de Singapour. Cette édition a globalement réussi à la plupart des nageurs français. Léon Marchand finit ses championnats avec deux médailles d'or (200 m 4 nages et 400 m 4 nages) et un record du monde sur le 200m 4 nages pendant les séries de demi-finales. Maxime Grousset a remporté de son côté deux médailles d'or sur le 50m et le 100m papillon. Yohan Ndoye-Brouart a remporté deux médailles de bronze sur le 100m et le 200m dos. Pour compléter le palmarès de l'équipe de France, l'équipe du relais du 4x100 libre mixte et celle du 4x100 4 nages masculin ont remporté une médaille de bronze chacune. De quoi donner à la France la 3e place dans

le tableau des médailles derrière les Etats-Unis et l'Australie.

Athlétisme, CHAMPIONNAT DU MONDE

Le 15 septembre, aux Championnats du Monde d'athlétisme à Tokyo, Armand Duplantis, multiple médaillé d'or de saut à la perche, bat pour la 14e fois son record du monde en passant au-dessus des 6,30m. Un mois avant au Meeting de Budapest, il avait accompli un 13e record en sautant à 6,29 m. Jimmy Gressier, coureur de fond, devient le premier Français et deuxième Européen à remporter une médaille lors du 10 000 m avec un temps de 28 m et 57 s. Il n'a pas battu son record personnel mais a fait un temps suffisant pour remporter la médaille d'or.

Tennis, TOURNOIS DU GRAND CHELEM :

Du 21 août au 7 septembre a eu lieu l'un des quatre tournois du Grand Chelem : l'US Open à New York. Le vainqueur de ce tournoi est Carlos Alcaraz, déjà vainqueur de Roland-Garros. Pour les femmes, la gagnante de cette année est Aryna Sabalenka, déjà vainqueur par deux fois de l'US Open.

Rugby, COUPE DU MONDE FEMININE :

La Coupe du Monde de rugby féminin a eu lieu cette année en Angleterre dans 8 sites différents (**Brighton Hove, Bristol, Exeter, London, Manchester, Northampton, Sunderland et York**). Les Anglaises ont remporté la médaille d'or devant le Canada (2) et la Nouvelle-Zélande (3). Quant aux Françaises, elles ont fini juste au pied du podium, à la 4^e place.

L'Étranger revient au cinéma

Albert Camus revisité par François Ozon

Voilà déjà 83 ans que *L'Étranger*, célèbre roman d'Albert Camus, traduit en plus de 60 langues et régulièrement étudié au lycée, est considéré comme l'un des chefs-d'œuvre de la littérature française. Depuis sa publication en 1942, le roman continue de fasciner les lecteurs du monde entier. Aujourd'hui, François Ozon, réalisateur français, s'attaque à ce roman mythique, en l'adaptant au cinéma.

Dans *L'Étranger*, Albert Camus raconte l'histoire de Meursault, un jeune homme vivant à Alger, détaché de tout ce qui l'entoure. Après la mort de sa mère, pour laquelle il ne verse pas une larme, il commet un meurtre « absurde » et se retrouve condamné, autant pour son crime que pour son indifférence.

Réalisateur de *Grâce à Dieu*, *8 femmes* ou *Mon crime*, François Ozon retrouve ici Benjamin Voisin, qu'il avait déjà dirigé dans *Été 85*. L'acteur, récompensé d'un César pour son rôle dans *Illusions Perdues*, interprète le protagoniste Meursault. À ses côtés, les spectateurs retrouveront Pierre Lottin, Rebecca Marder, Denis Lavant et Swann Arlaud.

Contrairement à d'autres classiques, *L'Étranger* n'avait connu qu'une seule version au cinéma, celle du réalisateur italien Luchino Visconti en 1967. Cette seconde adaptation d'Ozon, présentée en avant-première mondiale

à la Mostra de Venise 2025, puis sélectionnée aux festivals de Busan et de San Sebastián, relève le défi d'adapter une œuvre estimée « inadaptable ». En effet, le Parisien décrit le long-métrage comme une « magnifique réussite », « fidèle au roman ».

François Ozon, réputé pour aborder des sujets complexes et des personnages profonds, mise ici sur une esthétique en noir et blanc. Ce choix, audacieux et rare dans le cinéma contemporain, pourrait renforcer l'authenticité et créer une atmosphère épurée et intemporelle, en accord avec le roman.

Adapter *L'Étranger*, c'est aussi redonner vie à un classique et le faire découvrir aux nouvelles générations. Le film de François Ozon permet de voir Camus autrement, à travers les images et les émotions sur le grand écran. Une chose est sûre : *L'Étranger* continue de questionner la justice, la liberté, mais surtout l'absurde. Ainsi, François Ozon rappelle que le message de Camus reste universel et actuel. Vous pourrez découvrir cette adaptation dès le 29 octobre au cinéma !

“ On se fait toujours des
idées exagérées de ce qu'on
ne connaît pas ”

Albert Camus *L'étranger*



Les trésors fantômes du Louvre



Texte par
Victoria Day

Photo par
frjuniorx

Temps de
lecture : 6
min 30 s

« Dans la Cour Puget, le Captif de Desjardins lève les yeux, effaré, comme frappé par l'apparition soudaine d'un fantôme du Louvre. »

Sources : le site de collection du Louvre, Le Monde, Le figaro.

Le Louvre, écrin du patrimoine mondial, abrite des milliers d'œuvres... dont certaines sont portées disparues depuis quelques jours. Retour sur ces pièces d'une valeur patrimoniale inestimable, vestiges précieux de l'histoire de France.

Avec plus de 600 000 œuvres dans ses collections, le Louvre est non seulement le plus grand musée du monde, mais aussi le gardien de la mémoire nationale. Pourtant, aux alentours de 9h30, le dimanche 19 octobre, quatre individus ont dérobé huit œuvres.

Huit bijoux historiques, autrefois exposés dans la prestigieuse galerie d'Apollon, se sont volatilisés. Derrière ces disparitions se cachent des fragments rares de notre passé : des parures royales, des diadèmes impériaux, des bijoux transmis en héritage ou conservés comme symboles de pouvoir et de raffinement. Leur perte soulève bien plus que la simple question de la sécurité : elle interroge notre rapport à la mémoire, à la conservation, et à ce qui fait la valeur d'un objet quand il s'efface. Mais alors, quelle est l'histoire de ces bijoux qui font aujourd'hui la une des médias ?

Tout d'abord il y a le diadème dit « saphir » de Marie-Amélie de Bourbon et de Hortense de Beauharnais. Ce diadème faisait partie d'un ensemble joaillier en saphirs et diamants porté par Marie-Amélie, épouse du roi Louis-Philippe I durant la Restauration et la Monarchie de Juillet et par Hortense de Beauharnais, reine de Hollande et belle-fille de Napoléon I. Le diadème est composé de cinq éléments articulés sommés chacun d'un grand saphir. Au total, vingt-quatre saphirs et mille quatre-vingt-trois diamants. Elle est restée dans la descendance des Orléans jusqu'en 1985. Ses origines demeurent mystérieuses. Le commanditaire comme l'auteur sont

inconnus mais cet ensemble est un témoignage précieux de la joaillerie parisienne. Cette pièce symbolise l'alliance entre la maison de Bourbon et les dynasties napoléoniennes et royales du XIX^e siècle. Également le collier et la boucle d'oreille du même ensemble ont été emportés par les cambrioleurs. Ils sont issus du lot d'origine porté par Marie-Amélie et Hortense. Le collier est composé de huit saphirs de différentes tailles et de six cent trente-et-un diamants. Tous les chaînons du collier sont articulés, révélant la grande perfection technique de cet ensemble. L'ensemble est daté du XIX^e siècle, témoignant de la période où la joaillerie était un marqueur visuel de statut et de pouvoir. Le fait que le Louvre conserve ces pièces est lié à la décision de l'État français, notamment à la fin du XIX^e et au XX^e siècle, de regrouper les « joyaux de la Couronne » dans un lieu visible du public, pour en faire un patrimoine accessible plutôt qu'un trésor uniquement royal.

Figure aussi parmi les objets volés le collier en émeraude et diamants de Marie-Louise d'Autriche. Cette pièce provient d'un cadeau de mariage que Napoléon I a offert à sa seconde épouse, Marie-Louise d'Autriche, en 1810. Elle incarne l'époque napoléonienne et le pouvoir impérial, et sa présence au Louvre s'explique par la volonté de conserver les bijoux impériaux français, après que beaucoup ont été dispersés ou vendus. Le collier se compose de 32 émeraudes et 1138 diamants. Également la paire de boucles d'oreilles en émeraude du même ensemble, en lien direct avec le collier dérobé ; ses boucles d'oreille comportent deux émeraudes (45,20 carats), quatre autres émeraudes et 108 diamants. Lorsque Marie-Louise quitte Paris le 29 mars 1814, elle emporte toutes ses parures ; elle doit cependant restituer

les diamants de la Couronne à l'émissaire des Bourbons mais elle garde ses bijoux personnels. Elle lègue la parure d'émeraude à son cousin Léopold II de Habsbourg, grand-duc de Toscane dont les descendants la conservent jusqu'en 1953. A cette date, elle sera cédée au joaillier Van Cleef & Arpels, puis revendue. Ils ont été par la suite exposés au musée du Louvre dans leur état d'origine.

Autre pièce volée : le diadème d'Eugénie de Montijo, épouse de Napoléon III, une œuvre spectaculaire composée de près de 2 000 diamants et de 2 012 perles, symbole du faste du Second Empire. Eugénie de Montijo, réputée pour son élégance, porta ce diadème lors de nombreuses cérémonies officielles. Il est composé de sept tiges ornées de trois grosses perles superposées. Les cartouches, elles-mêmes dessinées par des feuillages sertis, sont bordées d'un rang de perles et renferment trois perles entourées de feuillages de diamants. Cette pièce figure également parmi les bijoux impériaux conservés par l'État et exposés au Louvre. Elle incarne l'élégance de la cour impériale du Second Empire (milieu du XIXe siècle).

De plus, le gros "nœud-corsage" de l'impératrice Eugénie fait également partie des pièces volées. Cet accessoire en forme de nœud, conçu à l'origine comme un ornement de ceinture ou d'apparat pour l'Exposition universelle de 1855, a ensuite été transformé en broche-corsage portée par l'impératrice. Le nœud a deux boucles et pans repliés, complété de deux ganses de longueurs inégales (composées de 7 et 9 éléments), terminées par des glands de passementerie. Au total, 2 438 diamants et 196 roses. Le Louvre l'accueillait comme objet-témoignage de la joaillerie artistique du XIXe siècle, en plus de son rôle

symbolique : il lie histoire, mode, impérialisme et collection publique.

Enfin, la broche dite « broche reliquaire ». De haut en bas : une rosace formée de sept diamants entourant un solitaire : deux gros diamants, quatre petits diamants en poires suspendus ; un brillant triangulaire et allongé, avec deux suspensions de brillants, et auquel adhère un gros diamant ovoïde ; un brillant en table avec trois breloques de brillants ; monture en argent doré. Au total, 94 diamants. On peut qualifier son style d'historiciste", comme le rappelle Germain Bapst, le fils de l'orfèvre, elle était inspirée d'un modèle en plomb du XVIIIe siècle que la maison possédait encore en 1889. On peut s'interroger sur le terme de reliquaire qui, dès la vente des Diamants de la Couronne en 1887, est associé à la broche. Il est en outre gravé sur l'épingle de fixation. Or aucun espace n'est aménagé pour abriter une relique. Une hypothèse émise est que le bijou, facilement démontable, ait été conçu pour ultérieurement pouvoir insérer un élément intermédiaire qui aurait contenu une relique. Signalons au dos de l'écrin de la broche une petite logette qui pourrait être destinée à abriter une relique. L'impératrice Eugénie était très pieuse.

Au final, les objets disparus du Louvre ne sont pas seulement des pertes matérielles, mais des fragments d'histoire envolés. Derrière chaque bijou manquant se cachent des siècles de savoir-faire, de voyages et de secrets. Leur absence rappelle à quel point notre patrimoine est précieux et vulnérable. Préserver, documenter, transmettre : plus que jamais, ces missions prennent tout leur sens face à ce que le temps et les hommes ont fait disparaître.

La femme de ménage revient, mais cette fois au cinéma

Le bestseller de Freida McFadden va avoir droit à son adaptation cinématographique. En effet, le film réalisé par Paul Feig est prévu pour une sortie en salle le 24 décembre.

Une histoire pleine de suspens :

La Femme de ménage raconte l'histoire de Millie, qui, peu de temps après être sortie de prison, cherche un travail. Un jour, elle trouve l'annonce d'une riche famille, les Winchester, qui cherchent une femme de ménage.

Pour la jeune femme, c'est l'occasion rêvée. Elle décide de postuler et, après un entretien et plusieurs jours d'attente, elle est acceptée.

Mais si sa patronne, Nina Winchester (Amanda Seyfried), cachait un terrible secret ?

Entre mystère et intrigue, ce thriller promet une bonne fin d'année pour les fans de sensations fortes !

Texte *par* Gabriel
Jouanneau et Noémie
Rougier

Temps de
lecture : 2 min 30

Les Labubus

Les peluches Labubus : un phénomène qui enflamme les lycéens

Depuis quelques mois, les peluches « Labubus » suscitent un engouement impressionnant dans les cours de lycée et sur les réseaux sociaux. Ces créatures hybrides, au visage espiègle et aux grandes oreilles de lapin, sont devenues un objet de collection incontournable pour les adolescents. À la croisée du jouet, de l'objet design et du symbole de mode, elles incarnent un véritable phénomène culturel de la génération Z.

Un concept qui séduit

Créé par l'artiste hongkongais Kasing Lung et diffusé par la marque Pop Mart, le personnage Labubu s'inscrit dans la tendance des figurines dites de « designer toys ». Distribuées sous forme de boîtes surprises, ces peluches reposent sur un principe simple : l'acheteur ignore quel modèle se cache dans la boîte.

Ce système alimente à la fois la curiosité, l'adrénaline et la volonté de collectionner. De plus, leur diffusion a été largement amplifiée par les réseaux sociaux. TikTok, Instagram et YouTube regorgent de vidéos d'« unboxing » où les adolescents partagent leur excitation à découvrir un nouveau modèle. L'effet boule de neige est tel que de nombreuses personnalités internationales, de Rihanna à Dua Lipa, ont contribué à populariser la peluche en apparaissant avec elle, notamment lors de défilés tel que celui de Louis Vuitton, accroissant l'effet de mode.

L'engouement des lycéens



Pour les adolescents, posséder un Labubu dépasse le simple plaisir d'avoir une peluche. C'est un marqueur social et identitaire. Certains y voient une manière d'affirmer leur originalité, d'autres un signe d'appartenance à une communauté. Dans les lycées, les échanges de modèles rares ou les discussions sur les réseaux autour des collections créent un fort sentiment de cohésion. Les chiffres confirment cette tendance. Selon une étude relayée par eBay, plus de 5 millions de Français collectionnent des figurines de type Labubu, plaçant ces peluches dans le top 3 des objets de collection dans l'Hexagone, aux côtés des cartes Pokémon et des LEGO.

Nous avons donc décidé de mener nous aussi l'enquête sur ces peluches au sein de l'établissement en posant une question aux lycéens : Connaissez-vous les Labubus ? Environ 90 % des lycéens interrogés répondaient positivement, symbole d'un engouement naissant.

Entre succès et dérives

Cet engouement ne va pas sans dérives. Face à la forte demande, les contrefaçons prolifèrent. Cet été, les douanes françaises ont saisi près de 70 000 peluches Labubu contrefaites sur le territoire, certaines étant vendues sur des marchés ou en ligne à des prix bien inférieurs. Si ces copies séduisent par leur accessibilité, elles échappent aux contrôles de sécurité et présentent des risques pour les consommateurs.

Par ailleurs, la rareté de certains modèles alimente une spéculation intense : certaines peluches s'échangent à plusieurs centaines d'euros sur Internet, renforçant la pression sociale sur les jeunes, souvent tentés de céder aux contrefaçons ou d'investir des sommes importantes pour suivre la tendance.

Une mode durable ?

Le succès fulgurant de Labubu rappelle d'autres phénomènes culturels qui ont marqué les jeunes générations, des cartes Pokémon aux peluches Kiki. Mais la question demeure : s'agit-il d'un effet de mode passager ou d'une tendance durable qui s'inscrira dans la culture adolescente ?

Pour l'heure, l'attrait des lycéens ne faiblit pas. Entre désir de collection, quête d'appartenance et influence des réseaux sociaux, les peluches Labubu se sont imposées comme bien plus qu'un simple jouet. Elles incarnent une nouvelle forme de consommation affective et identitaire, révélatrice des pratiques des jeunes d'aujourd'hui, malgré certains problèmes naissants tels que les contrefaçons et les problèmes écologiques.

Texte par
Clement
Billières

Photo par
Jonathan
Borba

Temps de
lecture : 4
min

« Une Formule 1 de l'écurie
Ferrari saisie à la sortie des
stands, symbole de la précision et
de la tension stratégique qui
rythment chaque Grand Prix »



F1 : Quand la vitesse rencontre l'innovation

Que vous soyez fan de F1 ou que vous ayez vu le film de Brad Pitt au cinéma, sans doute avez-vous remarqué la flopée de sponsors qui borde le circuit. En effet, la Formule 1 est un sport qui mobilise des investissements considérables et qui, par conséquent, entraîne de nombreux progrès.

La Formule 1 est bien plus qu'un sport automobile, c'est une plateforme d'expérimentation technologique qui influence l'industrie mondiale. Grâce à ses partenariats avec les géants du numérique, ses avancées en matière de données et d'ingénierie, et sa visibilité planétaire, elle façonne l'avenir de la tech, et ce sur divers plans.

Une industrie en pleine croissance ?

En 2023, la Formule 1 a enregistré **2,57 milliards de dollars de revenus**, soit une progression de **20 % par rapport à 2022**. L'année suivante, en 2024, le chiffre d'affaires a atteint **3,6 milliards de dollars**, ce qui représente un niveau **près de 1,8 fois supérieur à celui de 2022**. Parallèlement, les écuries de pointe telles que **Mercedes, Ferrari ou Red Bull** consacrent chacune **plus de 300 millions de dollars par saison** à la recherche et au développement, confirmant le rôle de la F1 comme véritable laboratoire technologique.

Sur le plan médiatique, la discipline a franchi un cap en 2023 avec **plus de 550 millions de spectateurs dans le monde**. Cette dynamique est portée par

l'arrivée de nouveaux publics, notamment les jeunes générations, séduites par la série documentaire *Drive to Survive* sur Netflix et par la forte présence de la F1 sur les réseaux sociaux.

L'intelligence artificielle s'incruste au cœur de la performance mobilisant de nombreuses données

« *Le sport mécanique est le pinacle de la technologie* » proclame Lara Rodini, directrice mondiale du sponsoring à Lenovo.

Une monoplace génère plus de 1,1 million de points de données par seconde, lesquels doivent être analysés en temps réel pour optimiser les réglages, la stratégie et la sécurité. Par exemple : Oracle Red Bull Racing utilise des algorithmes d'IA pour simuler des milliers de scénarios de course avant chaque Grand Prix. Cette IA provient du géant AWS qui contribue notamment à prévoir le type de pneu pour la course (gomme tendre, dur...). Elle est également utilisée pour les spectateurs avec l'apparition de nouveaux types de pop-up sur les courses mais aussi d'une aide au choix d'images pour la retransmission.

D'autres systèmes comme le MGU-H (Motor Generator Unit – Heat) permettent de récupérer l'énergie thermique des gaz d'échappement pour la réinjecter dans le moteur.

Mais ces idées ne sont pas là que pour le spectacle, la F1 est un véritable laboratoire d'innovation qui migrent vers nos voitures

« La formule 1 est un stress test grandeur nature. On y évolue dans des conditions extrêmes allant de l'humidité asiatique à la chaleur du Moyen Orient » écrit le magazine Challenges. Par exemple, le KERS (système de récupération d'énergie cinétique), introduit en F1 en 2009, équipe aujourd'hui de nombreux véhicules hybrides. De plus, les matériaux composites ultra-légers testés en F1 sont utilisés dans l'aéronautique, les vélos haut de gamme et les voitures électriques.

La F1 s'affirme en vitrine mondiale pour les géants de la tech

En 2024, la Formule 1 a rassemblé **plus de 1,6 milliard de téléspectateurs** à travers le monde. Forte de cette audience, elle attire de nombreuses entreprises désireuses d'associer leur image à ce sport afin de garantir une **visibilité internationale**. Parmi elles figurent des

géants de la technologie comme **AWS, Lenovo, Google Cloud, Salesforce et Zoom**, partenaires officiels de la F1 qui apportent leurs expertises en matière d'infrastructure, de cloud, d'intelligence artificielle et d'outils de collaboration. Au total, on dénombre **huit partenaires technologiques majeurs** impliqués dans la discipline (hors écuries). « Nous avons rejoint la F1 car nos entreprises clientes y sont, et l'écosystème sur lequel nous pouvons activer notre partenariat est mondial, du marché américain à l'Asie en passant par l'Europe », explique **Laure Mbarga**, responsable du sponsoring mondial chez **HP**.

Symbole de cette intégration technologique, le **cube mobile de Lenovo**, appelé *Event Technical Centre*, accompagne chaque Grand Prix. Véritable centre névralgique, il collecte et traite les données en temps réel avant de les diffuser dans plus de **180 pays**. Pas étonnant, dès lors, que le **London Technology Club** qualifie la Formule 1 de « **terrain d'essai ultime pour l'innovation automobile** ».

Finalement ?

La Formule 1 est un accélérateur technologique sans équivalent. Elle permet aux entreprises de tester leurs innovations dans des conditions extrêmes, tout en bénéficiant d'une visibilité mondiale. De l'IA embarquée aux moteurs hybrides, la F1 façonne l'avenir de la mobilité, de l'énergie et de la performance.

Pôle

sociologie

économie

Texte *par*
Aaron
Civel

Temps
de
lecture :
3 min

Réseaux sociaux : Lien social ou isolement ?

En rentrant chez soi, le réflexe est presque automatique : on déverrouille l'écran, on fait défiler les images, on regarde des visages, des histoires, des vies. On se sent entouré, mais parfois, sans trop savoir pourquoi, un sentiment de vide s'installe.

Les réseaux sociaux ont bouleversé notre manière de vivre ensemble. Ils sont omniprésents dans nos vies.

On parle à des amis à des kilomètres, on découvre des inconnus qui partagent nos goûts, on se sent appartenir à une grande communauté. C'est une nouvelle forme de **sociabilité**, différente de celle des générations précédentes : elle ne dépend plus des lieux, mais des écrans.

Le sociologue **Pierre Bourdieu** expliquait que nos relations constituent un *capital social*, un réseau de liens qui nous soutient et nous donne une place dans la société.

À première vue, les réseaux amplifient ce capital : on peut parler à tout le monde, tout le temps.

Une personne timide y trouve un espace pour s'exprimer, un élève isolé peut y rencontrer des gens qui lui ressemblent. Les communautés virtuelles (sportives, artistiques, militantes...) donnent parfois un sentiment d'appartenance que la vie réelle ne propose plus. Mais derrière cette ouverture, quelque chose se perd.

Le paradoxe :

Vous êtes déjà sortis avec vos amis où tout le monde finit par regarder son téléphone ? Cette scène banale résume tout : on est ensemble, mais ailleurs.

Les réseaux créent une illusion de proximité : on voit les visages, on lit les messages, on réagit aux stories... mais la relation reste bien souvent **superficielle**. On communique sans se parler, on partage sans s'écouter. La psychologue **Sherry Turkle** l'explique très bien :

Elle parle de **solitude connectée** : ce moment où l'on croit être entouré alors qu'en réalité, on se replie sur soi. Les mécanismes sociaux changent : on cherche à être **vu** plutôt qu'à être **compris**. Et le regard des autres devient une sorte de mesure de valeur.

Selon une enquête de l'IFOP, **62 % des jeunes entre 15 et 24 ans se sentent seuls malgré leur présence quotidienne sur les réseaux**.

Preuve que la connexion numérique ne remplace pas le contact humain.

Le lien devient une image

Les réseaux encouragent la **comparaison permanente** : on se compare à ceux qui semblent plus beaux, plus heureux, plus populaires.

Ce réflexe psychologique, souvent inconscient, fragilise l'estime de soi. On finit par filtrer nos vies, par ne montrer que le meilleur, par cacher nos fragilités. Et dans cette mise en scène collective, le lien social devient une **vitrine** : on montre qu'on est là, mais on ne se rencontre plus vraiment.

Se reconnecter vraiment

Pourtant, les réseaux peuvent redevenir un vrai outil de lien si on les utilise autrement : pour échanger des idées, soutenir des projets, apprendre des autres. Mais cela suppose de reprendre le contrôle, de remettre l'humain avant l'algorithme.

Le lien social ne se construit pas en scrollant, mais en regardant, en écoutant, en parlant.

Il se construit quand on ose la vulnérabilité, quand on accepte le face-à-face, même gênant, au lieu de la distance confortable des messages.

- **Sherry Turkle** Et puis, il faut **revaloriser la lenteur** : tout n'a pas besoin d'être immédiat. Les vraies relations se tissent dans la durée, pas dans la rapidité des stories. Ce n'est pas grave de ne pas tout partager. Ce n'est pas grave de rater une tendance. Ce qui compte, c'est de vivre vraiment, pas de le prouver.

« Nous sommes seuls - ensemble : reliés par la technologie, mais séparés par elle. »

L'Édito de l'Œil

La « taxe Zucman »

La promesse séduisante d'une taxe sur les ultra-riches.

La « taxe Zucman » propose un impôt plancher de **2 % sur les patrimoines supérieurs à 100 millions d'euros**. Selon son créateur, **Gabriel Zucman**, elle pourrait rapporter **15 à 20 milliards d'euros par an**, de quoi financer des services publics et réduire la dette nationale. Elle répond aussi à une exigence morale : « *dans une société démocratique, il est intenable que les milliardaires paient proportionnellement moins d'impôts que les classes moyennes* » (*Le triomphe de l'injustice*, 2019).

En pratique, le rendement serait bien plus faible, **quelques milliards tout au plus**, à cause de l'optimisation et de l'exil fiscal. L'expérience de l'**ISF**, supprimé en 2017, l'a montré : près de **10 000 contribuables fortunés** avaient quitté la France, entraînant une perte nette d'investissements. De plus, la France affiche déjà une pression fiscale de **45,1 % du PIB en 2023** (OCDE), l'une des plus élevées parmi les économies de marché.

Une taxe symbolique mais inefficace risquerait donc de fragiliser encore l'attractivité économique.

Plutôt qu'un impôt plancher difficile à appliquer, une réforme des **niches fiscales** et de la fiscalité des **successions** offrirait un rendement plus sûr. Le **Conseil des prélèvements obligatoires** chiffre les niches à plus de **80 milliards d'euros par an**. Certaines, comme les exonérations partielles de droits de succession pour les grandes transmissions d'entreprises, profitent massivement aux plus riches sans justification économique.

Les revoir permettrait de récupérer **10 à 15 milliards d'euros** de manière pérenne.

Un relèvement ciblé des droits de succession sur les patrimoines supérieurs à **10 millions d'euros** renforcerait la progressivité de l'impôt. Comme le rappelle **Thomas Piketty** : « *l'impôt sur les successions est le plus démocratique des impôts, car il ne taxe pas le travail mais la rente* » (*Capital et idéologie*, 2019).

On pourrait même imaginer une taxation différenciée selon l'usage de l'héritage : **10 millions investis dans une usine n'ont pas le même impact que 10 millions dépensés en hôtels ou voitures de luxe**. Il existe bien des solutions, le tout est de trouver la bonne qui sera capable de concilier le plus d'opinions possible.

En somme, la taxe Zucman flatte l'opinion mais ne résout rien. Elle est un **slogan plus qu'une politique**. Le véritable enjeu n'est pas de créer un nouvel impôt spectaculaire, mais de **combler les brèches d'un système fiscal troué**. Tant que les ultra-riches pourront contourner l'impôt via des montages juridiques et des niches opaques, aucune taxe ne sera efficace. Comme l'écrivait **Montesquieu** : « *Une injustice faite à un seul est une menace faite à tous* ». L'injustice fiscale, elle, menace directement la cohésion nationale.

Taxes de Trump

Politique protectionniste, redéploiement de l'économie, guerre commerciale, humiliation politique, inflation... Alors que les droits de douane de Donald Trump secouent le monde, les médias s'affolent et les économistes sont divisés. Mais que pouvons-nous retenir concrètement des nouveaux tarifs imposés par le président américain ? Quelles en sont les conséquences en Europe ? Et aux Etats-Unis ? Le 7 août 2025, la présidente de la Commission européenne, Ursula Von Der Leyen, accepte une **taxation** de 15 % sur les exportations

européennes, contre les 30 % annoncés avant les négociations.

Il est à noter que c'est leur niveau le plus élevé depuis les années 1930, on parle alors de réelle muraille douanière. Rappelons qu'en Europe, l'imposition de droits de douane relève de la compétence exclusive de la Commission européenne en matière de commerce extérieur. La France, par exemple, en tant qu'Etat membre, ne peut pas seule imposer des droits de douane, contrairement aux Etats-Unis qui en décident seuls.

La taxation est le procédé par lequel les pouvoirs publics fixent un prélèvement obligatoire sur une opération économique, ici, sur l'importation.

Ainsi, pour chaque produit importé sur le sol américain depuis l'Europe, l'entreprise devra payer 15% de son prix au gouvernement américain, augmentant alors son prix final.

Mais pourquoi de telles taxes sur l'Europe comptant pourtant parmi ses membres le plus vieil ami des Etats-Unis, la France. Donald Trump les justifie par des « déséquilibres commerciaux » avec l'Europe, ces taxes visent alors à opérer une « libération pour l'économie américaine » qui serait pénalisée à cause de l'Union européenne.

Déséquilibre réel ou non ? Tout dépend du point de vue. Selon la Commission européenne, les taux moyens des droits de douane appliqués par l'Union européenne sur ses importations depuis le géant américain sont d'environ 4 %, soit une légère différence en comparaison à celui pratiqué jusque-là par les Etats-Unis qui était de 3,5 %. Selon l'administration américaine, l'Europe n'impose pas moins de 39 % de taxes sur ses importations. Ce chiffre si différent peut notamment s'expliquer par les coûts dus à la TVA, de 20 % par exemple en France.

En clair, Trump accuse l'Europe de nuire à l'économie américaine, ses nouveaux

tarifs ne sont alors qu'argent comptant.

La taxe sur la valeur ajoutée (TVA) est un impôt indirect supporté par tous les consommateurs mais versé à l'État par les entreprises, elle va alors s'ajouter au prix.

Si le président américain a désigné son accord avec la présidente de la Commission européenne comme « le plus grand deal jamais passé », beaucoup le considèrent comme une réelle humiliation politique pour Von Der Leyen. En effet, à ces sanctions s'ajoute le fait d'une Europe engagée à investir des centaines de milliards de dollars aux Etats-Unis, contribuant à une économie qui vient pourtant tout juste de « l'humilier ».

L'Europe court-elle alors réellement à sa perte ?

Ces nouvelles taxes ont un impact direct sur le commerce européen extérieure, on ne peut le nier. En effet, selon Eurostat, la balance commerciale de l'Union européenne s'est dégradée : son excédent a diminué de 30% entre le

deuxième trimestre de 2024 et celui de 2025.

La balance commerciale est la différence entre la valeur des biens exportés par un pays /une zone géographique et la valeur des biens importés par le même pays. Si la balance commerciale est positive, c'est-à-dire si la valeur des exportations dépasse celle des importations, le pays affiche un excédent commercial.

Pour le moment, l'impact sur nous, citoyens européens, est limité. En tant que consommateur, cela ne change rien directement à notre quotidien, les prix ne s'en voient pas affectés car ces nouveaux taux sont seulement appliqués sur les produits importés sur le sol américain. Pour les entreprises européennes qui exportent des produits aux Etats-Unis, cela a tout de même un réel impact. Le prix de leur marchandise est voué à augmenter et à perdre alors en compétitivité par rapport aux produits américains, notamment.

Ainsi, ces entreprises risquent une importante perte de clientèle et donc, ultimement, de bénéfices.

Rappelons que les Etats-Unis sont le deuxième client des entreprises françaises, après l'Allemagne. Ainsi, en l'honneur de son mantra « America first », le président américain décide de mettre en place une **politique protectionniste**, le but étant de restructurer le commerce mondial au profit des travailleurs américains. Du côté de l'offre, elle doit pousser de nombreuses entreprises américaines basées à l'étranger à revenir dans le pays et donc embaucher de la main d'œuvre américaine. Elle doit également jouer sur la demande en incitant les consommateurs à acheter des produits américains qui seraient alors moins chers que les produits étrangers.

Toutefois, c'est un pari risqué, cette politique protectionniste pourrait-elle mener à la ruine de la première puissance mondiale ? Le principal risque pour les Etats-Unis est que l'inflation décolle,

créant une baisse du pouvoir d'achat pouvant être fatale pour la croissance du pays.

Le **protectionnisme consiste à diminuer le commerce extérieur notamment les importations en mettant par exemple en place des droits de douane. Il s'oppose alors au libre-échange.**

Ultimement, un ralentissement de l'activité économique impactera négativement l'emploi. L'économie américaine pourrait alors bel et bien se retrouver « libérée » comme le voulait Donald Trump, mais au prix de sa croissance. Selon l'ancien conseiller économique d'Obama, Jason Furman, « Avec ses droits de douane, Donald Trump appauvrit plus les Etats-Unis que l'Europe ».

Il est tout de même à noter que le président assure ses arrières, en effet ces taxes ne s'appliquent pas à certains produits pour éviter une hyperinflation. On peut citer

l'exemple des iPhone fabriqués en grande partie en Inde et en Chine qui échappent pourtant à la taxe de 50 et 30 % appliquée à chacun de ces pays.

Les ambitions protectionnistes de Trump se réalisent-elles alors coûte que coûte, et ce même au prix de réelles guerres commerciales. Si le président cite l'un de ses prédécesseurs William McKinley, le « king of tariffs » comme son modèle pour avoir imposé des droits de douane de 50 %, le monde depuis a bien changé. L'économie s'est mondialisée et les échanges commerciaux représentent aujourd'hui 25 % du PIB mondial, et non plus 10 % comme à la fin du 19^e siècle.

Ainsi, quel avenir pour l'économie de la première puissance mondiale ? Et quel tournant les échanges mondiaux vont-ils prendre ? Aucune certitude ne peut être établie. L'Europe ne peut qu'espérer au rétablissement d'un juste équilibre, ou à un redéploiement de l'économie mondiale à son avantage.

Texte par
Mikhaïl
Savranin

Temps
de
lecture :
1 min

L'indice Big Mac

Un burger pour mesurer le pouvoir d'achat ? Aussi surprenant que cela puisse paraître l'indice Big Mac le fait depuis plus de 30 ans ! Au départ, l'indice Big Mac est une simple boutade de quelques journalistes du très sérieux magazine *The Economist*, (où celui-ci est publié en 1986).

En effet, pour comparer des pouvoirs d'achat entre pays, il faut s'appuyer sur des produits qui soient parfaitement identiques. Ainsi, les journalistes ont eu l'idée de prendre pour référence le hamburger phare de la chaîne de restauration rapide la plus connue dans le monde : le Big Mac.



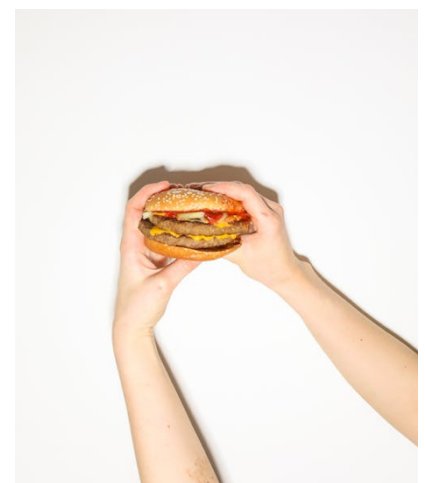
Ce produit présente de nombreux avantages, tels que sa présence partout dans le monde, mais avant tout sa composition identique dans chaque état.

Par conséquent, à une date précise, le magazine fait un relevé de prix d'un Big Mac à travers le monde et fait une comparaison entre le prix dans la devise du pays et le prix en dollars aux États-Unis. Si un Big Mac coûte plus cher dans un pays qu'aux États-Unis, alors on dit que la monnaie est surévaluée par rapport au dollar : elle vaut plus cher ; le pouvoir d'achat du dollar y est plus faible.

« Ce Big Mac ne vaut pas le même prix dans tous les pays ? »

A l'inverse, si le Big Mac est moins cher, on dira que la monnaie est sous-évaluée par rapport au dollar : elle vaut moins cher qu'elle ne devrait et le pouvoir d'achat du dollar y est plus élevé.

Aujourd'hui, l'indice Big Mac est devenu un sujet d'étude sérieux pour de nombreux économistes à travers le monde. Néanmoins, il reste vivement critiqué en raison de sa simplicité car il ne prend en compte qu'un facteur.



Polina tankilevitch

Polymarket

La licorne qui divise. Vers une nouvelle économie de la prédiction ?

Alors que nous traversons un contexte de volatilité géopolitique (sur divers plans du globe) et d'incertitude économique, les marchés de prédiction n'ont jamais connu d'expansion aussi fulgurante. Parmi eux, *Polymarket* s'impose comme la plateforme pionnière. Sa stratégie combine une finance décentralisée* (DeFi), un usage de la blockchain* et bien sûr l'économie comportementale*. Si ce nom ne vous dit rien, c'est parce que cette société financière ne date que de 2020, fondée alors par Shayne Coplan, diplômé en informatique également connu comme le « plus jeune milliardaire ».

En octobre 2025, *Polymarket* négocie une levée de fonds record visant une valorisation de **15 milliards de dollars**, contre **1 milliard seulement en juin (et 8 milliards aujourd'hui)**. Cette trajectoire interroge : comment une plateforme fondée sur des paris informationnels peut-elle redéfinir les mécanismes de l'allocation des ressources et de la formation des anticipations ?

Comment fonctionne Polymarket ?

A la frontière entre un marché informationnel et une pure idée spéculative, Polymarket repose sur un principe simple : permettre aux utilisateurs de parier sur des événements futurs (élections, décisions de banques centrales, résultats sportifs, etc.) via des contrats « intelligents ». Chaque pari constitue une position spéculative sur une probabilité, traduite en prix de marché. Par exemple, si le contrat « Trump sera réélu » s'échange à 0,62 \$, cela signifie que le marché estime à 62 % la probabilité de sa victoire (Le volume du contrat « Trump réélu » atteignait 2,5 milliards de dollars avant les élections). Plus concrètement, le contracteur ayant perdu son contrat (issue inverse à celle espérée) abandonne le montant investi, réparti entre les gagnants. Il diffère d'un pari sportif car la plateforme ne prend aucune commission (Polymarket se finance essentiellement par des

*La finance décentralisée (DeFi) est un écosystème financier basé sur la blockchain qui permet aux utilisateurs de gérer, échanger et investir des fonds sans passer par des intermédiaires traditionnels tels que banques ou courtiers.

*La blockchain est une technologie de stockage et de transmission d'informations qui fonctionne sans autorité centrale.

*L'économie comportementale est un domaine de la science économique qui étudie comment les facteurs psychologiques, sociaux et cognitifs influencent les décisions économiques des individus.

capitaux-risque, la valorisation de ses actifs et l'effet réseau)

Si les flux de capitaux venaient à décroître, la nouvelle coqueluche de Wall Street en pâtirait. Ce mécanisme repose sur la *théorie des anticipations rationnelles* : les agents intègrent toute l'information disponible pour maximiser leur espérance de gain. Polymarket devient ainsi un agrégateur d'informations dispersées, plus réactif que les sondages ou les analystes traditionnels. C'est d'ailleurs en s'inspirant des travaux de Robin Hanson, professeur de l'université de George Mason (Virginie) que Coplan crée Polymarket.

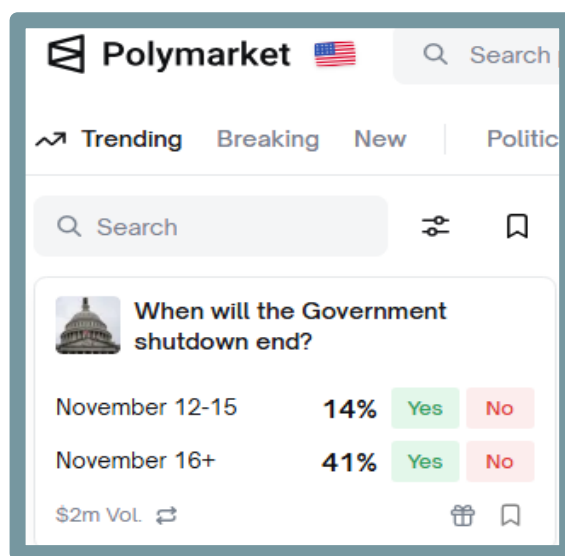
Polymarket, une idée qui séduit ? Une valorisation en croissance exponentielle, l'indicateur de changement structurel ?

Si cette plateforme décentralisée du marché prédictif a été créée il y a cinq ans, cela ne l'empêche pas de suivre une croissance à quatre chiffres que peuvent lui jalouser plusieurs autres sociétés. En effet, la valorisation de Polymarket suit une croissance de **1400 % en quatre mois**. Mais comment justifier une envolée si spectaculaire ? D'autant plus que la plateforme a été bloquée dans de nombreux pays à l'image de la France car elle enfreint nos droits sur les jeux d'argent. Il est toutefois à noter que bien qu'elle soit interdite en France et à ses citoyens, elle demeure aisément accessible par l'usage d'un VPN (nous ne vous encourageons pas à la tester car il s'agit d'un délit). Revenons plutôt sur son ascension fulgurante et ses raisons. Cet essor s'explique par divers facteurs.

Tout d'abord l'**entrée de capitaux institutionnels** tels que l'*Intercontinental Exchange* qui a investi **2 milliards de dollars** début octobre y joue un rôle important. Le propriétaire de la bourse de New York (ICE)

soutient donc sa croissance en assurant les investisseurs qu'il s'agit d'un « investissement stratégique ».

Par ailleurs la plateforme suit un effet de réseau (plus les utilisateurs sont nombreux, plus les marchés sont liquides et précis). C'est ainsi que la plateforme atteint **des volumes d'échange records** : plusieurs millions de dollars par jour sur des événements politiques ou économiques majeurs, à l'instar d'une potentielle fin de *Shutdown* aux Etats-Unis.



Capture d'écran du site Polymarket (@Polymarket, 2025) Image utilisée à des fins d'illustration dans le cadre d'un article journalistique scolaire

(Cette dynamique illustre une *croissance endogène* fondée sur l'innovation technologique et l'effet d'agglomération, comme le modélisent Aghion et Howitt.)

Un marché en quête de devenir ? Doit-il pour l'instant être évalué par chaque acteur ?

Cependant avec les **enjeux économiques que la plateforme comporte et les limites réglementaires qui sont ou vont être conduites**, Polymarket soulève des questions fondamentales : **l'information est-elle réellement transparente ?**

Car si les marchés de prédiction peuvent réduire l'asymétrie informationnelle et sont plus précis que les sondages, ils peuvent aussi l'amplifier si manipulés (ex potentialité de manipulation d'une idée par une entité à grandes capacités financières.).

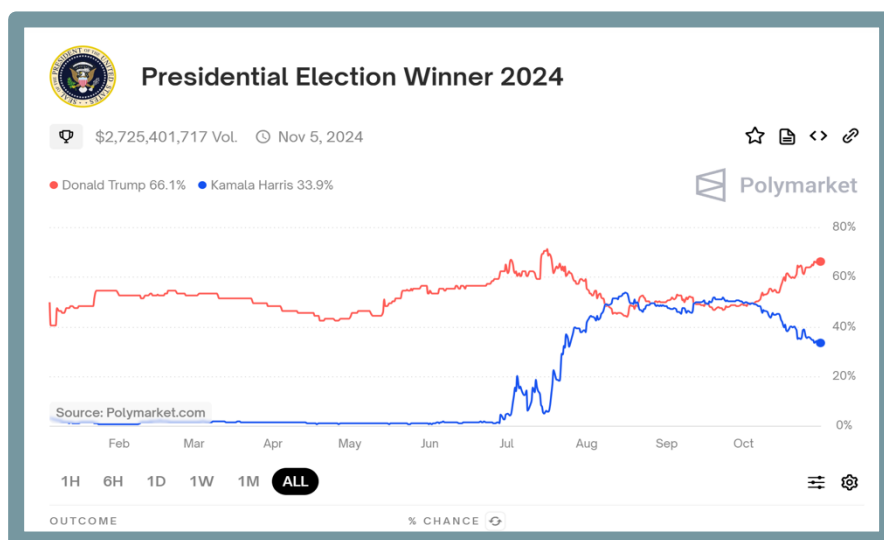
De plus, la CFTC (*Commodity Futures Trading Commission*) s'interroge sur la légalité de certains contrats assimilables à des jeux d'argent. Il est ainsi nécessaire de rappeler que la plateforme avait été suspendue sous le mandat démocrate de Biden et soumise à une enquête du FBI. L'arrivée de Trump, « le président qui soutient les cryptos » a ainsi été la bienvenue et a permis de libérer la plateforme de sa pression juridique. Ironie du sort ? Barron Trump, fils de l'actuel président est nommé par la suite « conseiller stratégique ». En janvier 2022, Polymarket a été condamné à une amende de 1,4 million de dollars américains par la CFTC et a reçu une ordonnance de mise en demeure pour des violations réglementaires, notamment pour défaut d'enregistrement en tant que « *Swap Execution Facility* »*. Selon la CFTC, Polymarket a offert une « coopération

substantielle tout au long de l'enquête, ce qui a permis à l'entreprise de recevoir une amende moins élevée.

Enfin, les marchés de prédiction sont sensibles aux biais cognitifs (effet de récence, heuristique de disponibilité), ce qui peut fausser les signaux économiques (ex : bulles spéculatives avec celle d'Internet).

En somme ?

Polymarket incarne une mutation profonde de l'économie de l'information : la transformation des anticipations en actifs négociables. En mobilisant les outils de la finance décentralisée, elle redéfinit les frontières entre spéculation, prévision et connaissance collective. Si sa valorisation de **15 milliards de dollars** témoigne d'un engouement sans précédent, elle appelle aussi à une réflexion sur les risques systémiques, les enjeux éthiques et les conditions d'une régulation adaptée. Dans un monde incertain, *Polymarket* pourrait bien devenir le baromètre de nos croyances économiques.



Capture d'écran du site Polymarket (@Polymarket, 2025) Image utilisée à des fins d'illustration dans le cadre d'un article journalistique scolaire

*Une plateforme d'exécution de swaps (SEF) (parfois appelée « *swaps execution facility* ») est une plateforme de négociation de swaps financiers qui fournit des informations pré-négociation (c'est-à-dire les cours acheteur et vendeur) et un mécanisme permettant d'exécuter des transactions de swap entre les participants éligibles.



« La fameuse chaise Thonet : ultra simplifiée, démontable, empilable, produite en série à plus de 50 millions d'exemplaires dans le monde »

Design : esthétique ou arnaque sociologique ?

Que ce soit le pull que vous portez, les lunettes que vous arborez ou les meubles que vous achetez, le design est partout. Considéré comme une science ou un art par certains, il est souvent perçu comme quelque chose de supérieur intellectuellement, de raffiné et de distinctif. S'il nous facilite la vie au quotidien, il cache aussi une face plus sombre, que nous allons explorer.



Polina Zimmerman

« Le Bauhaus, qui défend l'idée qu'il n'y a pas de différence entre artiste et artisan »

Des origines artisanales à l'ère industrielle : la naissance du design moderne

Avant l'ère industrielle, le monde des objets était dominé par l'artisanat. Au Moyen Âge, si vous vouliez vous démarquer avec une nouvelle paire de chaussures ou un objet particulier, vous alliez voir un artisan qui le fabriquait sur mesure. Chaque objet était unique et était le fruit d'un savoir-

faire transmis de génération en génération. On peut dire qu'il y avait déjà une forme de design au sens large, mais le design moderne, comme discipline structurée avec des designers identifiés, apparaît vraiment au XIX^e siècle avec la Révolution industrielle.

À partir du moment où la production est soumise à des contraintes techniques et économiques, tout bascule vers des formes standardisées pensées pour être produites en masse. L'artisan devient ouvrier, ce n'est plus lui qui conçoit. Il n'est plus qu'un rouage d'une machine. On rationalise le travail, on efface peu à peu l'humain au profit de la machine. Le design industriel est alors au service de l'industrie et sert

principalement à faciliter la production et répondre aux besoins d'un consommateur de masse. On le voit très bien avec la fameuse chaise Thonet : ultra simplifiée, démontable, empilable, produite en série à plus de 50 millions d'exemplaires dans le monde. Néanmoins, certains penseurs comme John Ruskin sont choqués par la laideur et la mauvaise qualité des produits fabriqués en série. Et on voit naître, à l'image des mouvements de contestation et de méfiance vis-à-vis de l'intelligence artificielle, des mouvements comme Arts & Crafts apparaissent à la fin du XIX^e siècle pour réintroduire du sens et de la beauté dans la production. Puis viennent l'Art nouveau, avec ses formes inspirées de

la nature, et le Bauhaus, qui défend l'idée qu'il n'y a pas de différence entre artiste et artisan et qui prône des formes épurées, fonctionnelles et débarrassées des ornements hiérarchiques. On entre alors dans une nouvelle logique : moins de décor, mais une autre forme de distinction sociale qui va s'imposer autrement.

Le design, reflet et instrument de la société

Le design joue un rôle pratique évident : il rend nos objets plus ergonomiques et plus simples à utiliser. Chaque détail — la poignée d'une porte, l'interface d'un iPhone, la disposition des sièges dans un bus — est pensé pour orienter nos gestes et faciliter nos usages. Il a aussi une dimension esthétique, qui donne une identité visuelle à chaque époque. Mais surtout, il faut comprendre que le design n'est pas neutre. Il reflète la société qui le produit, et souvent même, il la façonne.

Historiquement, l'artisanat de luxe était réservé aux élites ; aujourd'hui, le design sert aussi à se distinguer socialement. Le philosophe Jean Baudrillard explique dans *Le Système des objets* que chaque objet a trois valeurs : la valeur d'usage (sa fonction), la valeur d'échange (son prix), et la valeur de signe (ce qu'il représente socialement). Le design joue surtout sur cette

dernière. Posséder un objet design, c'est afficher une position sociale, montrer ses capitaux culturels et symboliques. Pierre Bourdieu, dans *La Distinction*, dit que nos goûts sont aussi construits par nos dégoûts. C'est là que se trouve l'incohérence du design, censé démocratiser, il finit par servir des logiques élitistes et hiérarchiques en distinguant le « bon goût » légitime du reste.

Mais le design ne se contente pas de refléter ces logiques, il les met en pratique dans nos vies quotidiennes. Il transforme concrètement nos comportements.

L'agencement des espaces dans les villes n'est jamais neutre : les bancs anti-SDF, les places publiques pensées pour la consommation, les parcours imposés dans les supermarchés, les musées, tout cela guide, oriente, voire exclut. Sur nos téléphones, rien n'est laissé au hasard : la taille des boutons, les couleurs, les icônes, tout est calculé pour capter notre attention et créer des habitudes.

Sur le plan économique, le design est partout : dans les vitrines, dans les notifications, dans la manière dont les objets sont mis en scène pour déclencher l'achat. Sur le plan politique aussi, il sert à organiser les flux dans les grandes villes, à contrôler la circulation et à structurer les comportements collectifs.

Il peut aussi, inversement, être mobilisé de façon critique. On voit aujourd'hui émerger des formes de

design écologique, social ou inclusif. Des designers imaginent des objets réparables, modulaires, durables ; des collectifs conçoivent des espaces publics participatifs ou repensent la ville avec les habitants. Le design devient alors un outil politique qui cherche à transformer la société plutôt qu'à seulement l'accompagner.

Le design, entre manipulation et responsabilité

Le design, en plus de servir la hiérarchisation des cultures sert aussi les intérêts mercantilistes. On a souvent entendu parler de l'obsolescence programmée pour nos iPhones quand des scandales ont dénoncé les mises à jour arbitraires qui étaient installées afin de rendre inutilisable nos téléphones. Mais ce système ne passe pas que par la technique, mais aussi par le design. Dans les années 1970, la sortie d'un nouveau frigo au look moderne suffisait à faire passer le précédent pour « dépassé ». Aujourd'hui, cette logique est encore plus raffinée : on donne l'impression de nouveauté avec quelques changements visuels, alors que le produit reste quasiment le même. Cela a induit une pression sociale à consommer, à remplacer des objets qui fonctionnent encore. On retrouve aussi la stratégie du gonflement



« Un intérieur au design soigné, où l'esthétique joue un rôle central dans notre perception des objets du quotidien »

artificiel des prix. De nombreuses marques vendent des produits moins durables et moins qualitatifs, mais présentés comme premium grâce à un design léché et une communication maîtrisée. À l'autre extrême, des plateformes comme Temu inondent le marché de produits ultra-standardisés, copiés, tape-à-l'œil, à prix cassés, qui masquent une qualité médiocre. Dans les deux cas, le design sert à créer de la valeur perçue qui ne correspond pas forcément à la valeur réelle.

Dans le numérique, cette manipulation est encore plus claire avec les dark patterns,

ces designs trompeurs qui influencent les comportements sans que l'utilisateur s'en rende compte. L'exemple le plus célèbre est celui de la mise à jour vers Windows 10 : la fenêtre proposait « Installer maintenant » ou « OK ». Logiquement, « OK » semblait signifier « annuler » ou « plus tard », mais cliquer dessus lançait l'installation. C'est une interface pensée pour piéger. Et des pratiques comme ça, il y en a partout : boutons trompeurs, désinscriptions cachées, cases pré-cochées, scroll infini sur les réseaux pour capter notre attention. C'est

une manipulation douce, intégrée, invisible.

Et au fond, le travail du designer est toujours une forme de manipulation. Ce n'est pas forcément négatif. Comme un médecin manipule son patient pour le soigner, un designer manipule l'utilisateur pour l'amener vers un usage. La vraie question, c'est : au profit de qui ? Est-ce que cette manipulation sert l'utilisateur ou uniquement l'entreprise ? Imaginer un design totalement neutre est une illusion. Toute interface, tout objet, oriente déjà. La question devient alors : quelles limites éthiques fixe-t-on à cette influence ?

Pôle
scientifique

Les mathématiques au cœur de l'intelligence artificielle

On entend beaucoup parler d'intelligence artificielle (IA) ces derniers temps. Dans le monde moderne, l'IA est au cœur de nombreuses innovations. Au quotidien, l'IA peut rédiger des textes, reconnaître des visages, créer des images. Mais saviez-vous que tout cela repose sur les mathématiques ?

Tout d'abord, il y a l'algèbre linéaire. Imaginez chaque image comme une grille de nombres. Ces nombres correspondent à un pixel et leur valeur représente l'intensité lumineuse. Grâce à des calculs sur les vecteurs et les matrices, nous pouvons manipuler ces nombres et représenter les données en une forme structurée facilement manipulable par des algorithmes. L'IA traduit ainsi le monde en langage mathématique. Le calcul matriciel et les vecteurs sont la base de l'apprentissage automatique, qui est une

sous-discipline de l'IA permettant aux machines d'apprendre à partir des données. Pour traiter les matrices, on utilise des opérateurs d'algèbre linéaire comme la transposition ou la multiplication.

Ensuite, nous avons les probabilités. Elles permettent à l'IA de déterminer la réponse la plus probable. Par exemple, lorsque vous tapez un mot sur votre téléphone et qu'il vous suggère le mot suivant, il utilise les probabilités pour anticiper votre saisie. Les probabilités et les statistiques permettent de comprendre et de mesurer l'incertitude des prédictions.

Enfin, il y a les dérivées. Elles permettent d'améliorer progressivement les modèles d'IA, un peu comme une machine qui apprend de ses erreurs et cherche constamment la meilleure solution. En résumé, derrière la magie de l'IA se cachent de nombreux calculs mathématiques.

Les boissons énergisantes donnent-elles vraiment des ailes ?

Dans les rayons des supermarchés, sur les panneaux publicitaires ou sur les réseaux sociaux, les boissons

énergisantes sont partout. Elles se présentent comme

les meilleures alliées de ceux qui cherchent un coup de boost rapide. Présentées comme des remèdes miracles contre la fatigue, censées améliorer la concentration et les performances sportives, elles séduisent un public de plus en plus large : adolescents, travailleurs pressés, sportifs... Mais derrière leurs slogans percutants se cachent aussi des risques qu'on ne peut ignorer.

Ces boissons font aujourd'hui partie du quotidien des Français, mais cela n'a pas toujours été le cas. Avant 2008, elles étaient interdites à la vente au sein du pays. Depuis, leur succès n'a fait qu'augmenter, surtout chez les 18-35 ans qui représentent plus de la moitié des consommateurs.

En 2025, leur consommation dans la restauration a bondi de près de 9 % en un an, soit trois fois plus vite que celle des sodas ! Elles représentent désormais près de 10 % du marché des boissons non alcoolisées en France. Un marché florissant dominé par Red Bull (51 % du volume en 2023) et Monster (31,9 %). Ces marques promettent à leurs consommateurs énergie, concentration et endurance. En réalité, ces boissons contiennent surtout de la caféine, du sucre (jusqu'à 38 g pour 100 ml !), de la taurine (un stimulant) et des vitamines.

Mais pourquoi nous donnent-elles l'impression d'un regain d'énergie ?

La caféine agit directement sur le cerveau : elle bloque le fonctionnement de l'adénosine, une molécule responsable de la sensation de fatigue. Résultat : on se sent plus éveillé, même si le corps a besoin de repos.

Beaucoup pensent que les boissons énergisantes sont bénéfiques pour les sportifs. Eh bien cette idée est fausse. Il existe une grande confusion entre boisson énergétique et boisson énergisante. L'une s'avère utile quand l'autre se révèle contre-productive, voire contre-indiquée.

Les boissons énergétiques (représentées par les marques Isostar, Gatorade, Powerade) contiennent de l'eau, du sucre et des électrolytes (sel, potassium, magnésium). Elles aident les athlètes à compenser les pertes liées à la transpiration et à reconstituer les réserves d'énergie. Les boissons énergisantes, au contraire, sont trop sucrées et ne remplacent ni l'eau ni les minéraux. Malgré ces différences évidentes, les marques de boissons énergisantes entretiennent volontairement la confusion : mêmes designs, mêmes discours, mêmes promesses de performance. De quoi tromper facilement les consommateurs à la recherche de performance. Cette confusion volontaire nous invite à

nous intéresser aux stratégies marketing utilisées par les géants des boissons énergisantes.

Prenons le cas de Red Bull, leader incontesté du marché. La marque met en avant les "effets positifs" de sa boisson sur le corps et le cerveau : meilleure concentration, vigilance accrue, énergie décuplée.

Selon elle, « Red Bull Energy Drink est appréciée dans le monde entier par les athlètes, les étudiants, les travailleurs exigeants et les conducteurs sur les longs trajets ». La marque insiste sur le caractère universel de sa boisson.

Mais par-dessus tout, Red Bull construit son image de marque autour du sport de l'extrême. La marque sponsorise des stars comme Armand Duplantis (saut à la perche) ou Max Verstappen (Formule 1). Elle finance également des événements spectaculaires tels que

le Red Bull Cliff Diving (plongeon depuis des falaises), le Red Bull X-Fighters (motocross freestyle), ou encore le Red Bull Stratos, une chute libre depuis la stratosphère. Derrière son célèbre slogan — « Red Bull donne des aiiiiles » —, la marque cherche à se présenter comme l'alliée des sportifs et de leurs performances extrêmes et insolites.

Les vidéos d'athlètes réalisant ces prouesses créent une image de puissance et de dépassement de soi. Résultat : les jeunes s'identifient et consomment pour espérer avoir les mêmes résultats.

Pour ne pas lasser ses consommateurs, Red Bull innove sans cesse : nouveaux goûts (abricot-fraise, fruit du dragon, pastèque, myrtille...), éditions limitées avec des canettes plus colorées. Depuis 2003, la marque propose aussi des versions allégées en sucres ou plus naturelles. Il s'agit là d'une façon de rassurer les consommateurs soucieux de leur santé. Mais les effets réels restent eux bien réels.

Le goût sucré et le gain d'énergie immédiat séduisent, mais les risques sont nombreux. Ces boissons contiennent beaucoup de caféine et de sucre, souvent combinés à d'autres stimulants comme la taurine. Résultat : le rythme cardiaque s'accélère, la tension augmente, et le système nerveux est surstimulé. Une canette correspond à environ 36 g de sucre (soit six morceaux) et 80 mg de caféine. Selon Santé Canada, un adulte ne devrait pas dépasser 400 mg de caféine par jour. Pour un adolescent, la limite est d'environ 138 mg — soit moins de deux canettes.

Les effets secondaires les plus courants sont des tremblements, palpitations, troubles du sommeil, maux d'estomac, maux de tête, anxiété et hypertension. Chez les plus jeunes, ces symptômes sont souvent amplifiés en raison de leur poids corporel plus faible et de leur sensibilité accrue à la caféine.

Mélanger des boissons énergisantes à de l'alcool est vu à tort comme un moyen de contrebalancer ses effets. Or, la caféine masque les effets de l'alcool, donnant une impression de vigilance. On se croit plus sobre qu'on ne l'est vraiment, ce qui pousse à boire davantage et augmente les comportements à risque.

Concernant les performances mentales, les études citées par les marques sont souvent peu fiables : elles ont été effectuées sur des échantillons trop petits, des boissons différentes et les résultats sont exagérés. Les effets à long terme inquiètent aussi les scientifiques. Une étude britannique de 2023, réalisée sur plus d'un million de jeunes dans 21 pays, a montré que la consommation régulière pouvait nuire à la santé physique et mentale, jusqu'à deux ans plus tard.

Au-delà de leurs effets immédiats, les boissons énergisantes peuvent également créer une forme de dépendance psychologique. La caféine agit sur le cerveau en libérant de la dopamine, l'hormone du plaisir. C'est ce qui peut rendre ces boissons addictives. Plus on en boit, plus le corps s'habitue. Et si on arrête brusquement, les symptômes de manque apparaissent : maux de tête, irritabilité, fatigue...

Deux heures après la consommation arrive souvent un "crash énergétique" : le consommateur ressent de la fatigue, une baisse de moral, une certaine nervosité. Cela crée un cercle vicieux qui pousse à en boire de nouveau.

Bien que le goût sucré et l'effet « énergisant » de ces boissons séduisent de plus en plus de jeunes, leurs risques ne doivent pas être négligés pour autant. Les sportifs devraient privilégier les boissons énergétiques, mieux adaptées à l'effort, ou simplement de l'eau. Rappelons-le : un adulte ne doit pas dépasser 400 mg de caféine par jour, et un adolescent environ 2,5 mg par kilo. Une seule canette de boisson énergisante contient en moyenne 80 mg, contre "seulement" 35 mg pour un Coca-Cola. Le dépassement arrive vite.

Pour limiter les dangers, il faudrait renforcer la prévention, surtout à l'école et dans les milieux sportifs.

Mieux informer sur les effets des boissons énergisantes et les alternatives saines aiderait les consommateurs à faire des choix plus éclairés. Par ailleurs, au Royaume-Uni, les moins de 16 ans n'auront bientôt plus le droit d'en acheter. Selon le gouvernement, 100 000 enfants en boivent au moins une par jour, dont un tiers des 13-16 ans. Une

mesure forte permettant de répondre aux inquiétudes des enseignants et des parents.

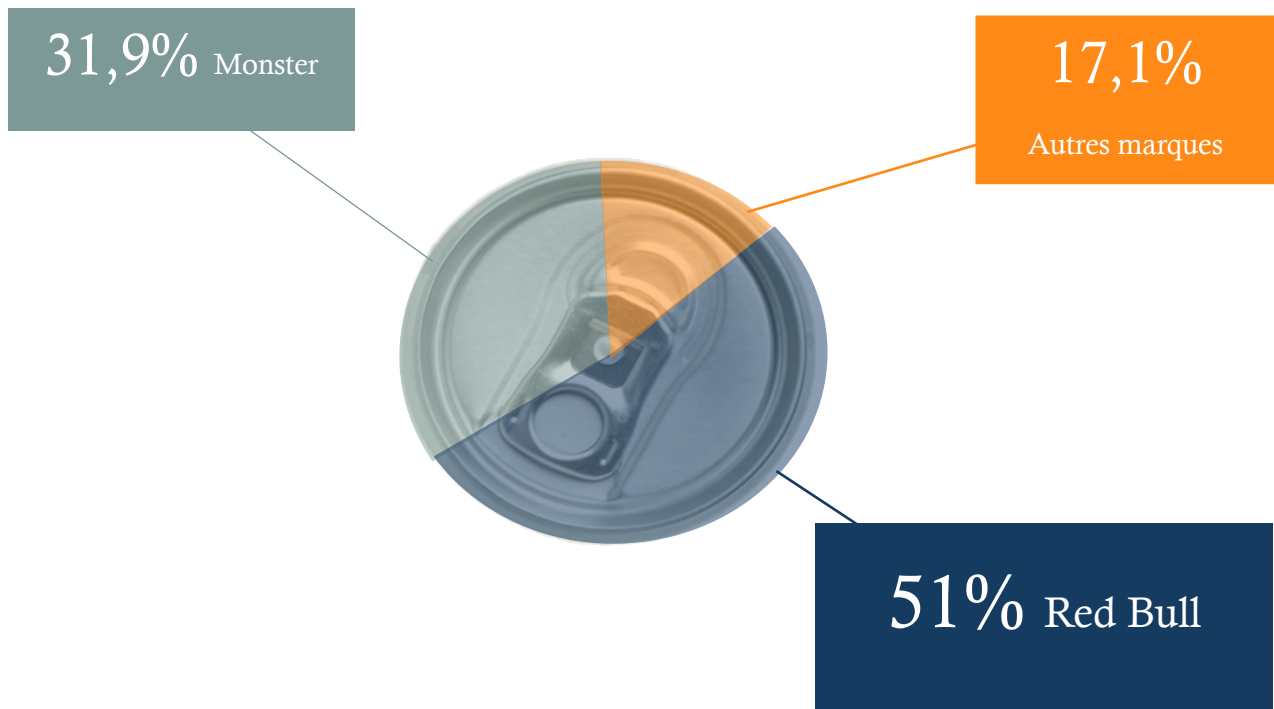


photo : Septian Kiriswinanto

Red Bull
une canette de 25 cL

1000 mg de taurine acide aminé synthétique
5 x plus que le besoin journalier

27 g de sucre
risque diabète, obésité

80 mg de cateine = quantité café serré

eau gazeuse

30% du chiffre d'affaire grace au marketing

Fortement déconseillé aux enfants

Effets secondaires à trop forte dose (tremblements, palpitations, troubles du sommeil, maux d'estomac, maux de tête, anxiété et hypertension...)

Ventes dans le monde:
12,6 millions de canettes/jour
146 canettes par seconde

Red Bull + Alcool = DANGER

Pôle

vie lycéenne

Texte *par*
Eléna
Charrondière

Temps *de*
lecture : 1
min 30

Mobilité Erasmus + en Croatie

Cette année encore, 6 élèves de seconde du lycée Fénélon ont été sélectionnés pour participer à la mobilité Erasmus+ qui avait lieu, cette fois, à Rijeka, en Croatie. Fondé en 1987, ce programme d'échange a pour but de promouvoir la coopération entre les universités et les établissements d'enseignement supérieur européens. Ainsi, nos élèves français ont eu la chance de partager leur première semaine d'octobre (du 4 au 11) avec des étudiants des lycées partenaires de Munich, en Allemagne et de Valongo, au Portugal. Les 18 élèves ont chacun été accueillis par des correspondants croates. Leur objectif ? Aborder un sujet d'actualité qui nous touche tous : l'impact du changement climatique sur la biodiversité, le littoral et les mers, et comment y remédier. Le nom du projet reflète d'ores et déjà les enjeux mis en avant lors de cet échange : « MORE » qui

signifie « mer » en croate, « plus » en anglais et dont les initiales forment l'acronyme « Mission for Ocean, Respect and Ecology ». Par ailleurs, le choix du lieu de rencontre n'est pas anodin puisque la ville de Rijeka est célèbre pour son patrimoine historique et maritime.

Pour aborder le thème choisi lors de cette mobilité européenne, l'ensemble des élèves a participé à la visite du musée d'Histoire naturelle de la ville ainsi que celle de l'aquarium de Pula ; à une opération de nettoyage dans un parc non loin du lycée... En outre, chaque groupe d'élèves avait pour objectif de créer, d'ici la fin de la semaine, une vidéo de présentation et d'explication de ce projet MORE et de ses enjeux.

Enfin, cette mobilité a été l'occasion pour les lycéens d'améliorer leurs langues étrangères, de découvrir une nouvelle culture, de faire de nouvelles rencontres internationales... Pour ce faire, différentes activités ont été organisées afin de favoriser la cohésion et l'esprit d'équipe tout au long du séjour.



Photo des participants à l'Erasmus en Croatie

Texte *par*
David
Bystrushkin

Temps *de*
lecture : 3 min 30 s

Interview avec Guillaume Garde, Champion de France U16 d'échecs

« Notre champion en pleine
réflexion dans une partie
compliquée »



Après la belle performance de l'équipe de Fénelon, classée 13e sur 25 au Championnat de France des collèves 2023-2024, les élèves brillent désormais en compétitions individuelles. Aujourd'hui, notre journaliste David rencontre Guillaume Garde, Champion de France U16 en 2025, tout juste rentré du Championnat d'Europe où il a terminé 25e sur plus de 100 participants, avec un score de 5,5/9.

David : Bonjour Guillaume, prêt pour l'interview ?

Guillaume : Oui, allons-y !

David : Pour commencer, peux-tu nous raconter comment tu as découvert les échecs ?

Guillaume : C'est mon père qui m'a appris à jouer, vers l'âge de quatre ans. On jouait ensemble à la maison. Ensuite, à six ans, j'ai eu des cours d'échecs à l'école avec Jean-Marc, qui a remarqué que je me débrouillais bien. Il m'a proposé de rejoindre le club Échiquier Clermontois Arverne à Clermont-Ferrand. J'y ai disputé mon premier Championnat de France, et l'année suivante, à sept ans, j'ai terminé cinquième chez les moins de huit ans. C'est là que tout a vraiment commencé.

David : Tu as ensuite intégré Fénelon ?

Guillaume : Pas tout de suite. J'ai d'abord joué au club de Clermont-Ferrand, puis à neuf ans, j'ai été recruté par l'Échiquier des Lions à Lyon, qui possède une équipe jeune très compétitive dans la division « Top Jeunes ». J'y suis resté deux ans avant de rejoindre le club de Corbas, toujours près de Lyon, où je joue encore aujourd'hui.

David : Entre tes débuts et ton titre de champion de France, il y a eu une longue progression. Peux-tu nous en parler ?

Guillaume : Oui, ça ne s'est pas fait en un jour. J'ai participé chaque année au Championnat de France, souvent en terminant autour de la septième place, mais sans jamais entrer dans le top 5... jusqu'à l'année dernière. J'ai continué à m'entraîner régulièrement, à suivre des cours, à jouer en club. Et en 2025, tout s'est bien passé : j'ai remporté le titre. Le niveau est très homogène, donc chaque point compte.

David : Combien d'heures consacres-tu aux échecs chaque semaine ?

Guillaume : J'ai environ cinq heures de cours du lundi au vendredi, auxquelles j'ajoute deux à trois heures d'entraînement personnel. Ça fait huit heures en semaine. Le week-end, je participe parfois à des tournois ou je m'entraîne en club, donc je dirais que je consacre en moyenne dix heures par semaine aux échecs.

David : Est-ce difficile de concilier ce niveau avec les études au lycée ?

Guillaume : Oui, surtout cette année en Terminale. Le programme est intense, et même si je suis accompagné par l'équipe de France, j'ai moins de temps pour m'entraîner individuellement. Je continue les cours, mais le volume d'entraînement a un peu diminué.

David : Quels sont tes objectifs pour la suite ?

Guillaume : J'ai participé aux Championnats d'Europe, ce qui m'a permis de découvrir l'équipe de France. J'aimerais être sélectionné à nouveau l'an prochain et obtenir un bon résultat au Championnat de France. J'ai récemment obtenu le titre de maître FIDE, et mon objectif est maintenant de devenir maître international.

David : Et pourquoi pas grand maître ?

Guillaume : C'est un objectif très ambitieux. Pour l'instant, je me concentre sur le titre de maître international. Grand maître, ce serait génial, mais je ne suis pas sûr d'y parvenir.

David : Tu envisages une carrière exclusivement dans les échecs, ou autre chose comme Firouzja ?

Guillaume : J'aimerais enseigner les échecs, mais je suis aussi passionné par les mathématiques. Je me vois bien devenir professeur de maths ou faire de la recherche.

David : Un conseil pour les débutants qui veulent progresser ?

Guillaume : Il est vrai que commencer tôt aide beaucoup. Devenir grand maître en commençant tard, c'est presque impossible. Mais on peut tout de même atteindre un bon niveau avec de l'entraînement. Si on commence avant dix ans, on a de bonnes chances. Même à

quinze ans, avec de la régularité, on peut viser le titre de maître international, même si c'est plus difficile avec les études.

David : As-tu déjà participé aux Titled Tuesday sur Chess.com ?

Guillaume : Oui, une ou deux fois pendant les vacances d'été. J'ai fait environ cinq points sur onze. Ce n'est pas mon format préféré : la cadence est très rapide, et je tombe souvent au temps.

David : Pour les non-initiés, comment obtient-on les titres comme maître FIDE ou candidat maître ?

Guillaume : Tout repose sur le classement Elo, qui commence à 1400 points. Plus on bat de bons joueurs, plus on monte. Le champion du monde est autour de 2800. Pour être candidat maître, il faut atteindre 2200 points, et 2300 pour maître FIDE. Ensuite, maître international demande 2400 points plus des normes en tournoi, et grand maître, 2500 points et des normes également.

David : Donc pas besoin de normes pour les deux premiers titres ?

Guillaume : Exactement, seuls les titres à partir de maître international nécessitent des normes.

David : Merci Guillaume, et bonne chance pour l'Olympiade de chimie !

Guillaume : Merci beaucoup !

David : Merci pour ton temps et ton témoignage.

Les enfants verts



Texte *par*
Paul
Brugerolle De
Fraissinette

Photo *par* Eunice
KERFA
(@7euroscinquante)

Temps *de*
lecture : 1
min 30 s

L'option théâtre de Fénelon

Durant l'année scolaire 2024-2025, les élèves de seconde, première et terminale de l'option théâtre ont travaillé sur une pièce intitulée *Les Enfants verts*. À l'origine, *Les Enfants verts* est une nouvelle d'Olga Tokarczuk, dramaturge polonaise et prix Nobel de littérature 2018. Ce conte philosophique, écrit en 2016 et traduit du polonais par Margot Carlier, sert de base à leur création.

L'histoire se déroule au printemps 1656. William Davidson, botaniste écossais et médecin particulier du roi polonais Jean II Casimir, raconte son voyage de la Lituanie à l'Ukraine. Il y étudie le climat des régions polonaises ainsi que les coutumes locales. Un jour, les soldats du roi capturent deux enfants au physique étrange : petits, extrêmement frêles, et surtout dotés d'une peau verte :

« Mais ce qui me saisit le plus chez eux, c'était leur peau.
Elle avait une teinte que je n'avais encore jamais vue –
entre le vert céladon et le vert olive. »

À travers ce récit, Olga Tokarczuk propose une réflexion subtile sur la perception de l'autre, le rejet de l'inconnu et la peur instinctive face à ce que l'on ne comprend pas. Que savons-nous vraiment de nos voisins, de ceux qui vivent en marge de notre monde familier ?

Les élèves de l'option théâtre ont adapté cette courte nouvelle pour en faire une pièce originale, s'éloignant du texte classique pour privilégier un langage corporel et musical. Les décors, volontairement minimalistes, jouent principalement sur la lumière, et les seuls costumes utilisés sont des masques en bois.

Les élèves ont travaillé sous la direction de leur professeure, Mme Rouher, et ont également bénéficié de l'expertise du chorégraphe Bruno Pradet et de la metteuse en scène Constance Mathillon.

Le spectacle a été présenté le 28 mai 2025 dans la salle professionnelle Boris Vian. La mise en scène, particulièrement marquante, instaurait une forte tension grâce à l'alternance entre longs monologues, courtes répliques accompagnées de musique, et un silence saisissant qui a profondément marqué le public.

Cette pièce offre une véritable porte d'entrée vers le monde du spectacle vivant. La prochaine représentation aura lieu en mai 2026... en espérant vous y voir.

Notre journal prend de l'ampleur

Ouverture d'un site Internet

Cette année, pour la première fois, des élèves de terminale de notre lycée ont décidé de mettre à profit leurs compétences en informatique au service du journal. En effet, c'est une élève de terminale, Lilou Châtelet--Astier, qui s'en est chargée. Elle a pensé qu'il serait intéressant de numériser nos articles, afin de les rendre accessibles à tous. En outre, cela permet de moderniser le journal et de le rendre davantage à

l'image de notre génération. Acquis grâce à sa spécialité NSI (Numérique et Sciences Informatiques) de l'année dernière, ses aptitudes en informatique lui ont permis de créer le site de A à Z, des idées, à la conception et à la réalisation. Nous sommes tous très fiers de cette évolution qui, on l'espère, charmera un grand nombre de personnes !

Rendez-vous sur « adresse du site »

Le Club Interact de Clermont : de jeunes citoyens engagés pour un monde meilleur

Le Club Interact de Clermont, soutenu par le Rotary, réunit des collégiens et lycéens

clermontois engagés dans des projets solidaires, citoyens et internationaux. Leur

objectif ? Agir concrètement pour un monde plus juste, plus solidaire et plus durable.

Leur champ d'action est vaste. Ils mènent par exemple des actions touchantes de correspondance avec des enfants hospitalisés ou des personnes âgées en maison de retraite, via des lettres ou des vidéos de Noël. Ces petits gestes permettent de créer du lien et de réchauffer les cœurs.

À l'international, le Club soutient aussi des enfants vivant dans des zones défavorisées grâce à un système de parrainage. Les élèves ont parrainé une jeune Guatémaltèque et envisagent des échanges épistolaires entre enfants des villages parrainés et élèves français.

Côté financement, des ventes solidaires comme l'opération « **Ananas** » permettaient de récolter des fonds. Importés de Côte d'Ivoire, les fruits étaient vendus au sein de l'établissement et une partie des recettes était reversée pour des projets éducatifs à Madagascar. Cette opération, menée à l'époque

par l'Interact de Fénélon, s'est achevée avec la création de l'Interact de Clermont.

L'environnement n'est pas oublié : les jeunes organisent des **clean-up** ou participent à des ventes de **rosiers** pour financer l'installation de ruches. Ils mènent aussi des actions de sensibilisation autour de l'égalité homme-femme, des droits LGBTQIA+, ou encore de la précarité menstruelle.

Leur prochaine action sera tournée vers les banques alimentaires, un acteur essentiel de leur engagement solidaire. Les membres du club participeront à des collectes pour venir en aide aux personnes en situation de précarité et lutter contre le gaspillage alimentaire.

Ce dynamisme et cette diversité de projets montrent que la jeunesse a un rôle majeur à jouer dans la construction d'un avenir plus solidaire. Le Club Interact de Clermont en est un bel exemple, et n'hésitez pas à les rejoindre si vous souhaitez, vous aussi, agir pour changer le monde à votre échelle !



Les élèves de Fénélon engagés dans l'Interact de Clermont

Lycée d'accueil international

De nos jours, les liens et échanges internationaux se multiplient, ne serait-ce qu'au sein de l'Union européenne par l'intermédiaire d'Erasmus+. Ils sont ouverts à tous, de plus en plus accessibles et développés, et Fénelon en propose d'ailleurs un grand nombre (Allemagne, Slovénie, Croatie, Grèce...); il suffit de se renseigner pour avoir l'opportunité d'y participer

Mais saviez-vous que, chaque année, Fénelon ouvre ses portes à des jeunes venus du monde entier ? Depuis la rentrée, notre lycée accueille deux étudiantes du Rotary ; Catarina, qui nous vient du Brésil, et Julieta, originaire d'Argentine. Elles seront présentes pour toute l'année scolaire et vivront à nos côtés un an.

Au-delà d'un simple séjour en France, certes agréable, cet échange a de réels objectifs, tels que développer les relations entre les pays, créer davantage de liens interculturels, ... quoi de mieux en ces temps mouvementés, où s'accumulent les tensions et où éclatent des conflits, dans le monde entier ?

Quelle vision de la France ?

C'est la question que nous avons posée à Catarina et Julieta ; comment se passe leur séjour jusque-là ? Est-ce très différent de ce dont elles avaient l'habitude au Brésil et en Argentine ?

Les deux sont unanimes : notre pays change beaucoup des leurs. Les groupes d'amis français sont plus proches ce qui rend parfois difficile l'inclusion de nouvelles personnes. Ce n'est cependant pas une fatalité, car comme le soulignent Catarina et Julieta, tout réside dans l'adaptation, et, si à leur arrivée la

situation pouvait se révéler un peu compliquée car la langue leur était en plus complètement étrangère, toutes deux s'habituent peu à peu au mode de vie français.

« Les personnes sont plus proches les unes des autres. » (Catarina)

« En Argentine, nous parlons tous ensemble et sommes plus à l'aise avec nos professeurs, alors qu'ici tout le monde est plus réservé. » (Julieta)

Une culture française riche

Aussi, les deux Rotariennes sont émerveillées par la découverte de notre culture, que ce soit à travers la gastronomie, les belles rencontres, les villes ...

« Tout est très beau ! Les villes ont toutes quelque chose de spécial que j'adore, chaque lieu a son histoire et un style distinct, ce qui me donne envie de tout voir, de tout essayer. »

(Julieta)

Cette expérience est enrichissante autant pour les étudiants étrangers que pour nous, qui les accueillons et vivons avec eux. C'est une véritable chance de nouer des liens solides et durables dans le monde, une belle occasion d'en découvrir plus sur nos voisins à l'international, une réelle opportunité de comprendre les enjeux contemporains, ce qui devient de plus en plus nécessaire au vu de l'évolution des échanges internationaux et de l'actualité planétaire.

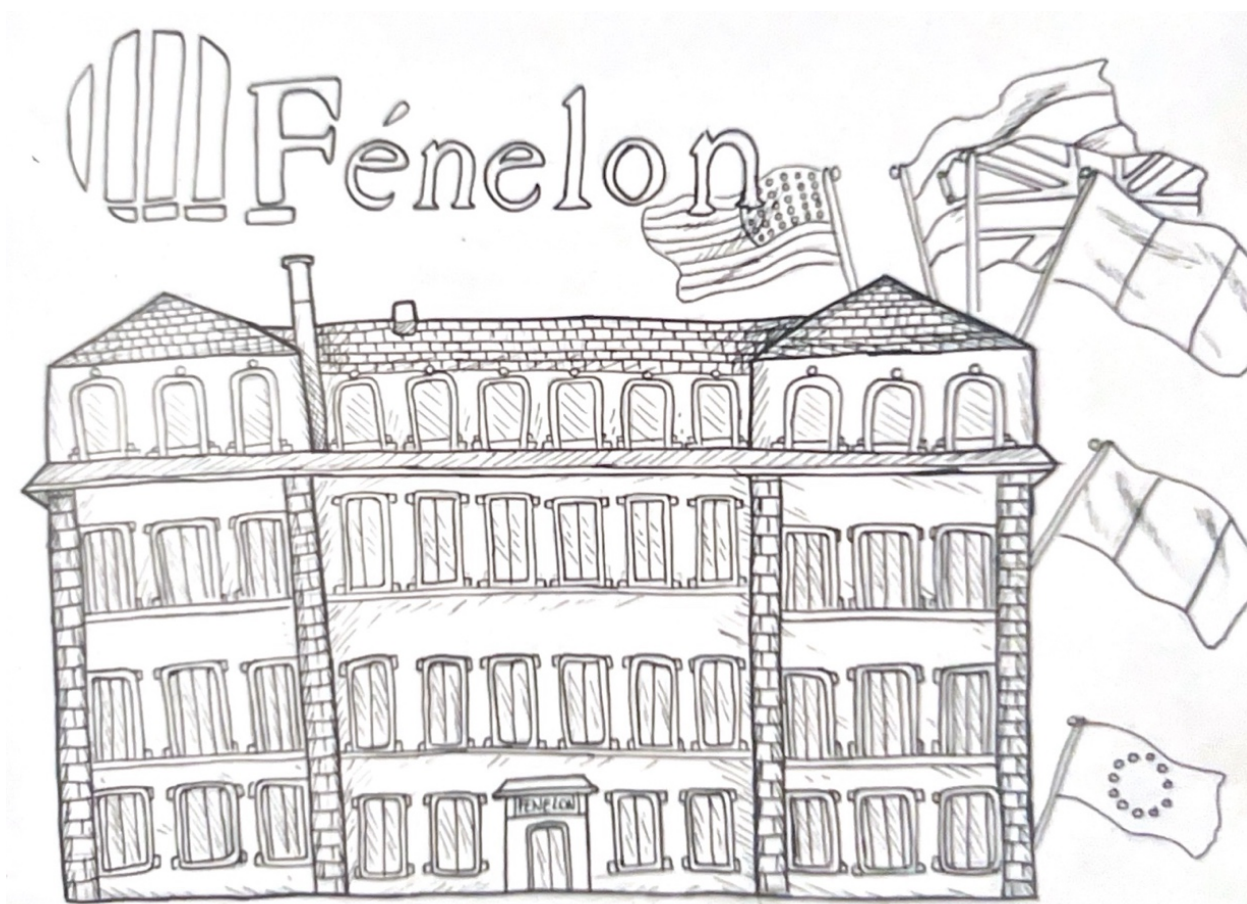
Il n'y a qu'en connaissant le monde qui nous entoure qu'on peut le comprendre et y vivre.

« J'aime découvrir la France, explorer une nouvelle culture est génial ! »(Catarina)

Toutes ces nouveautés sont synonymes de belles découvertes et sources d'émerveillement pour les deux étudiantes, un vrai choc culturel ! Plus qu'une chose à faire, souhaiter ensemble la bienvenue à Catarina et Julieta :

¡ Bienvenido entre nosotros !

¡ Bem-vindo entre nós !



Le bâtiment de Fénelon montrant son multiculturalisme

Pôle

Monde

Contemporain

Jubillar : condamné sans preuve matérielle ?

Quand la justice tranche sans corps ni arme

L'affaire Jubillar a bouleversé beaucoup de gens, car elle ressemble à un casse-tête judiciaire. Aucun corps n'a été retrouvé, aucune arme non plus, et pourtant la justice a condamné Cédric Jubillar à vingt ans de réclusion criminelle. Beaucoup se demandent comment un verdict aussi lourd est possible avec si peu d'éléments matériels.

En France, la justice n'a pas besoin d'apporter la vérité parfaite. Elle s'appuie sur ce qu'on appelle la vérité judiciaire, une vérité construite à partir de l'*intime conviction** des juges et des jurés. Cela signifie qu'ils peuvent se baser sur des indices si ceux-ci paraissent sérieux, précis et concordants.

Dans ce dossier, l'Accusation a décrit un couple en pleine rupture, avec un divorce en préparation, et a relevé des recherches internet jugées troublantes avant la disparition de Delphine. Les magistrats ont aussi observé le comportement du mari après les faits, perçu comme étrange.

De son côté, la Défense a rappelé qu'une présomption ne remplace jamais une preuve. Sans scène de crime, sans aveu et sans témoin, elle estimait qu'on ne pouvait

pas aller au-delà du doute raisonnable et que la présomption d'innocence devait s'appliquer.

Ce débat n'est pas nouveau. Aristote parlait déjà, dans l'Antiquité, de la manière dont on convainc un public. Il expliquait que la persuasion repose sur trois éléments : la raison, qui permet de construire une histoire cohérente ; l'émotion, qui influence notre jugement ; et l'image que l'on se fait d'une personne.

Dans l'affaire Jubillar, ces trois aspects semblent avoir pris une place importante. L'Accusation a tenté de proposer un récit logique avec les indices disponibles. L'émotion était omniprésente dans le tribunal, notamment à cause de l'absence de Delphine et de la souffrance de sa famille.

**Intime conviction* : liberté laissée aux juges ou jurés de décider à partir des éléments qu'ils jugent les plus convaincants, même sans preuve matérielle.

Et l'image de Cédric Jubillar a beaucoup compté, entre ce que les enquêteurs décrivaient et ce que la Défense tentait de corriger.

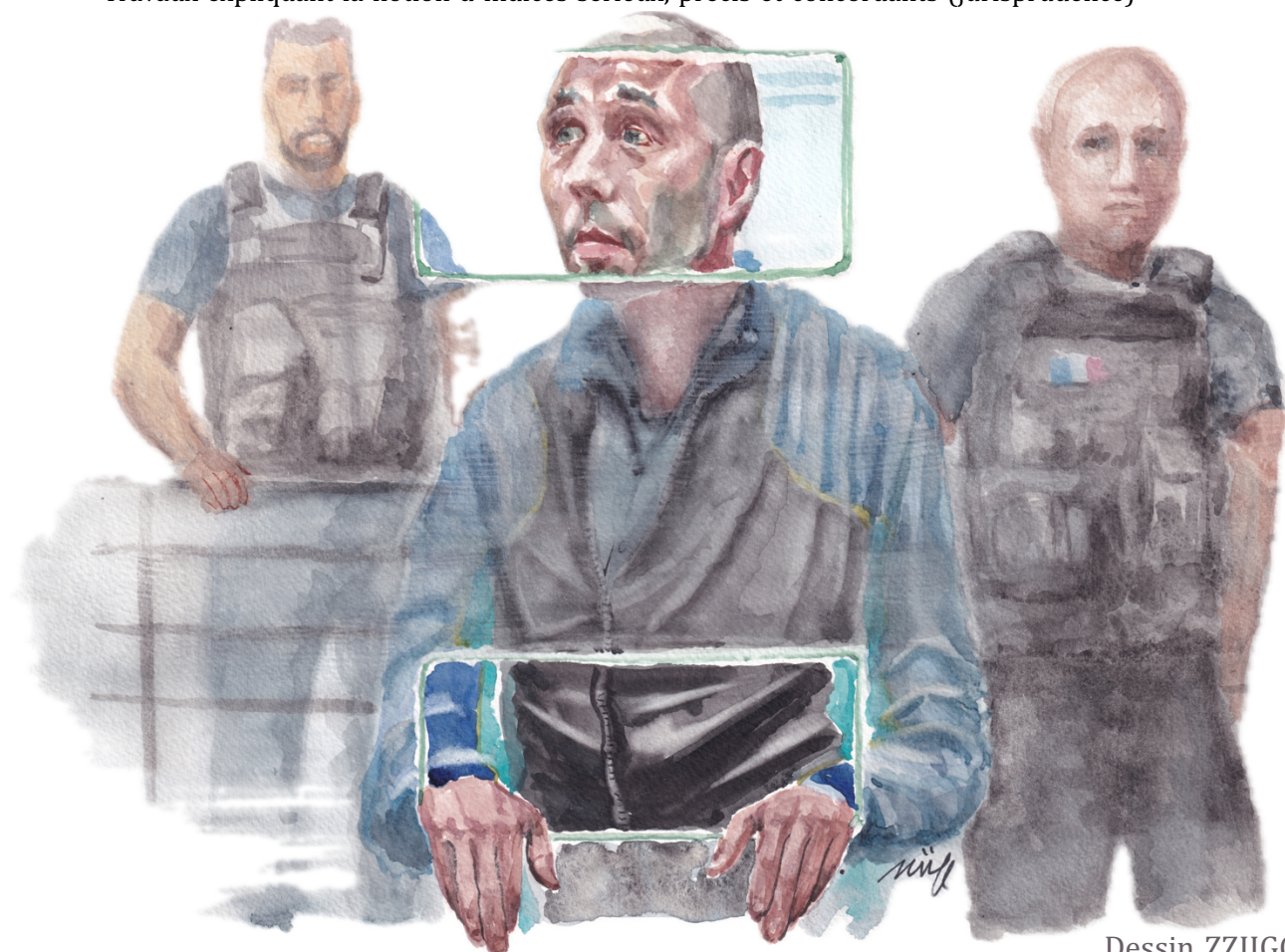
L'autre élément qui a pesé sur ce procès, c'est le traitement médiatique. Pendant plusieurs années, l'affaire a été racontée dans les documentaires, les reportages et les débats télévisés. Une forme de procès parallèle s'est installée, où l'opinion publique se fait parfois une idée avant même de connaître le dossier. Cela interroge notre rapport collectif à la culpabilité. Face à un drame, la société semble avoir besoin d'un responsable,

Sources :

- Code de procédure pénale (principes généraux de la preuve)
- Aristote, Rhétorique
- Synthèses de presse : Le Monde, Franceinfo, La Dépêche du Midi
- Travaux expliquant la notion d'indices sérieux, précis et concordants (jurisprudence)

comme si cela permettait de rendre l'affaire plus supportable.

La décision rendue dans le procès Jubillar nous rappelle finalement que la justice avance souvent dans l'incertitude. Elle doit trancher même quand les preuves matérielles sont limitées. Cette affaire soulève alors une question qui dépasse la seule situation de Cédric Jubillar : jusqu'où accepter de condamner quelqu'un à partir d'éléments jugés probables, mais non prouvés de manière concrète ? Entre peur de l'erreur judiciaire et peur de l'impunité, l'équilibre reste fragile.



Dessin ZZIIGG

« Dessin d'audience du procès de Cédric Jubillar, accusé d'avoir tué sa femme et fait disparaître son corps »

Pôle

Géopolitique

Airbus vs Boeing

Airbus en tête, Boeing en crise :

Le plan de Trump pour renverser la situation

Airbus, l'un des plus grands constructeurs aéronautiques mondiaux et le plus important en Europe, dont le siège se trouve à Toulouse, a confirmé en 2024 sa position de leader mondial dans le secteur aérospatial, avec plus de 800 nouvelles commandes et un profit proche de son record... Mais l'avenir d'Airbus dans le ciel international est-il vraiment aussi radieux ?

Revenons à l'histoire

Après la Seconde Guerre mondiale, l'industrie aéronautique américaine domine sur le marché mondial : Douglas, Boeing et Lockheed. À cette époque, de l'autre côté de l'Atlantique l'Europe a subi les ravages de 39-45, les infrastructures de l'industrie aéronautique ont été en partie détruites pendant la guerre. Cependant, la production reprend plus vite qu'attendu et les premiers appareils sortent dans les années 1950. Cet effort de relance rapide ne rapporte pourtant pas les fruits espérés puisqu'ils ont beaucoup moins de succès que les équivalents américains.

Au milieu des années 1960, plusieurs pays européens réalisent qu'aucun d'eux ne peut, seul, rivaliser avec les géants américains. La France, l'Allemagne et le Royaume-Uni commencent à discuter d'un projet commun : construire un avion de ligne moyen-courrier, capable de transporter 250 à 300 passagers.

En 1967, les gouvernements français, allemand

et britannique signent un mémorandum pour lancer le programme A300, avec l'objectif : créer un avion moderne, économique, et surtout européen. Mais les négociations sont houleuses. Les Britanniques, sceptiques, finissent par se retirer en 1969, laissant la France et l'Allemagne porter le projet, rejointes par l'Espagne.

Le 18 décembre 1970, Airbus Industrie est officiellement fondé sous la forme d'un Groupement d'Intérêt Économique (GIE). Ce n'est pas une entreprise classique, mais une alliance entre plusieurs constructeurs nationaux, qui a réuni : Aérospatiale (France, fusion de sud-Aviation et Nord-Aviation), Deutsche Airbus (Allemagne), Construcciones Aeronáuticas Sociedad Anónima-CASA (Espagne).

Le 28 octobre 1972, l'A300 effectue son premier vol. Les commandes peinent à affluer, jusqu'à ce qu'Air France décide d'emboîter le pas par une commande en 1974. À partir de ce moment, plus rien ne sera jamais comme avant pour la firme transatlantique : Eastern Air Lines, une grande compagnie américaine, commande 23 A300 en 1978. Pour la première fois, un avion européen perce sur le marché américain.

Ce succès prouve qu'Airbus peut rivaliser avec Boeing. Le consortium européen décide alors de développer une famille complète d'avions : l'A310 (version raccourcie de l'A300), puis l'A320 (monocouloir, lancé en 1984), qui deviendra un « best-seller »...



rcbbtn

Une course vers les sommets, les 55 ans d'Airbus

À ses débuts, Airbus ne représentait pas encore une réelle menace pour Boeing. Il lui a fallu du temps pour se développer et gagner des parts de marché.

Grâce à la stratégie d'Airbus, qui a décidé de vendre des avions à perte ou avec un bénéfice minimal afin d'accroître sa part de marché, Airbus commence à distancer Boeing. Le groupe européen obtient 125 commandes, contre 112 pour Boeing. En 1999, la même situation se répète : Airbus obtient de nouveau plus que Boeing, 476 commandes contre 355. Il convient de préciser qu'à ce moment-là, Boeing était leader par nombre d'avions délivrés.

Mais où étaient les autres acteurs de l'industrie aéronautique à cette époque ?

Aux États-Unis, en 1995, Lockheed fusionne avec Martin Marietta et donne naissance à Lockheed Martin, qui se spécialisera par la suite dans l'aviation militaire. En 1997, Boeing fusionne avec son concurrent direct-McDonnell Douglas, dû au manque de moyens de ce dernier. Dans

l'ensemble, le nombre de concurrents sur le marché a été réduit de manière drastique.

En 2001 Airbus obtient de nouveau un nombre supérieur de commandes à celles de Boeing. Dans cette continuité, Airbus obtient un avantage sur toute la période au niveau des commandes reçues... De 2001 jusqu'à Septembre 2025, Airbus remporte le match, il obtient 20 822 commandes d'avions, et Boeing 16 450 (notamment grâce aux décisions de Trump visant à stimuler les commandes nationales), Boeing reprend l'avantage en 2025: 774 commandes contre 514 pour Airbus.

De plus Airbus devient peu à peu leader sur le nombre d'avions livrés entre 2003 et 2011 et de 2019 jusqu'à aujourd'hui, ce qui fait un total de 13 936 avions livrés sur la période : 2001 - 2025, contre 12 120 pour Boeing.

Boeing : De la crise aux manœuvres politiques de Trump

En 2018, Boeing était à l'apogée de sa puissance. Il avait livré 806 avions (cela reste le record de livraisons avions/an de Boeing à nos jours)

contre 800 et obtenu 893 commandes contre 747. Son chiffre d'affaires augmente jusqu'à 101 milliards de dollars et ses bénéfices nets était de 10,4 milliards de dollars- (2018 était une excellente année pour Boeing...). Ainsi on peut constater que Boeing était en 2018 dans une situation plus confortable que celle d'Airbus.

Une succession d'événements dramatiques a marqué l'histoire récente de Boeing. En octobre 2018, un Boeing 737 MAX de la compagnie Lion Air s'écrase en Indonésie, causant la mort de 189 personnes. Quelques mois plus tard, en mars 2019, un autre 737 MAX d'Ethiopian Airlines connaît le même sort, faisant 157 victimes. La cause commune : un système automatique défectueux, le **MCAS (Maneuvering Characteristics Augmentation System)**. Conçu pour compenser les modifications aérodynamiques liées aux nouveaux moteurs, il s'activait de manière intempestive et forçait l'avion à piquer du nez. Mal formés et insuffisamment informés, les pilotes n'ont pas réussi à reprendre le contrôle.

Les conséquences furent lourdes :

- interdiction mondiale de vol du 737 MAX en mars 2019, une première pour Boeing,
- perte de confiance des compagnies aériennes, des passagers et des régulateurs,
- arrêt de la production du 737 MAX en janvier 2020, après des mois de corrections et de tensions avec la FAA (l'autorité américaine de l'aviation).

À cela s'ajoute la crise du **COVID-19**, qui a transformé la situation en véritable cauchemar pour Boeing. Depuis 2019, son résultat net est resté négatif, atteignant -11,9 milliards de dollars en 2020. Son chiffre d'affaires est passé de 101 milliards de dollars en 2018 à seulement **58,1 milliards en 2020**. Airbus est également touché, mais demeure plus résilient. Peu épargné par la pandémie, le chiffre d'affaires d'Airbus atteignait 70,4 milliards d'euros en 2019,

malgré un résultat net négatif. En 2020, il est tombé à 49,9 milliards d'euros, avec une nouvelle perte nette. Cependant, Airbus a su redresser la barre : dès 2021, son chiffre d'affaires s'est stabilisé autour de 4 milliards d'euros de bénéfice annuel, et en 2024, il a atteint 69,2 milliards d'euros, dépassant ses niveaux d'avant-crise.

Alors que Boeing tentait de se redresser, un nouvel incident a frappé : en janvier 2024, un **737 MAX 9 d'Alaska Airlines** a perdu une porte en plein vol, révélant de graves défauts de fabrication et un manque de contrôle qualité. Tous les MAX 9 ont été immobilisés plusieurs semaines. La FAA a ensuite ouvert des enquêtes, mettant en lumière des lacunes majeures dans les processus de production et de sécurité de Boeing et de son sous-traitant Spirit AeroSystems. Résultat : ralentissement des livraisons, réduction de la cadence de production et nouveaux retards pénalisant les résultats financiers.

Le chiffre d'affaires de Boeing est ainsi passé de 77,7 milliards de dollars en 2023 à **66,5 milliards en 2024**, avec une perte nette de 11,8 milliards.

Au premier semestre 2025, Boeing a enregistré un chiffre d'affaires de 43,4 milliards de dollars, mais reste déficitaire (-0,65 milliard). En comparaison, Airbus affiche 29,6 milliards d'euros (environ 35 milliards de dollars) de chiffre d'affaires et un bénéfice net de 1,53 milliard d'euros (environ 1,8 milliard de dollars).

Côté marchés financiers :

Airbus : capitalisation boursière de 161,65 milliards d'euros (188,65 milliards de dollars). Son action a atteint un record à 206,65 € (≈ 241 \$) le 15 octobre 2025, avant de redescendre autour de 200 € (≈ 231 \$).

Boeing : capitalisation de 162,1 milliards de dollars. Son action, qui évoluait autour de 240 \$, est récemment retombée à 210 \$. On constate ainsi que, malgré l'instabilité politique en

France, les investisseurs semblent privilégier Airbus à Boeing, jugé plus fiable et mieux redressé après la crise. *

Que peut-on attendre de ces géants de l'aéronautique ?

À partir de janvier 2024, Airbus prévoit d'augmenter la production de ses modèles :

Airbus A220 à 168/an, Airbus A320neo passe à 900 par/an et Airbus A350 à 108/an.

Et Boeing : Boeing 737MAX à 600/an, Boeing 787 à 120/an, Boeing 777 à 48/an et arrêt de production du Boeing 767 en 2027.

Airbus vise une production annuelle de **1 176 avions**, tandis que Boeing prévoit d'en livrer **768**. La stratégie de Boeing repose essentiellement sur la vente de gros-porteurs, un segment où l'Airbus A350 reste encore en retrait face aux Boeing 777 et 787.

Airbus a par ailleurs annoncé vouloir produire **820 avions d'ici la fin de l'année**. Or, fin septembre, l'avionneur avait déjà livré **507 appareils**, ce qui rend l'objectif ambitieux mais atteignable. S'il y parvient, il se rapprochera de son record de **863 avions livrés en 2019**, confirmant ainsi son retour au niveau d'avant la crise du COVID.

Boeing, de son côté, a présenté un plan de production plus modeste, en cohérence avec ses difficultés actuelles.

Les droits de douane américains et leurs limites

Face à la situation critique de l'industrie aéronautique américaine, et notamment de Boeing, Donald Trump a décidé d'imposer **50 % de droits de douane sur l'aluminium et l'acier**, matériaux essentiels à la construction aéronautique. L'objectif affiché : « empêcher la victoire d'Airbus », alors que les États-Unis

représentent l'un des plus grands marchés mondiaux du transport aérien de passagers.

Cependant, ces mesures ne devraient pas réellement profiter à Boeing :

- Les États-Unis ne constituent pas la majorité du marché mondial, et Airbus peut écouler sa production ailleurs.
- Airbus dispose déjà d'une ligne d'assemblage aux États-Unis, ce qui lui permet de vendre une partie de ses avions sans subir ces droits de douane.
- Boeing dépend de nombreux fournisseurs étrangers, comme Mitsubishi Heavy Industries ou Kawasaki Heavy Industries. Or, lorsque leurs pièces entrent sur le sol américain, elles sont taxées, ce qui augmente le coût des avions Boeing, les rendant moins compétitifs.

Les autres acteurs : Bombardier, Embraer et surtout COMAC

D'autres constructeurs existent sur la scène internationale, tels que **Bombardier, Embraer** et surtout **COMAC** (Commercial Aircraft Corporation of China). Si leurs résultats restent modestes face aux géants Airbus et Boeing, COMAC apparaît comme le concurrent le plus prometteur, notamment avec son nouvel avion **C919**.

Étrange coïncidence ? Des caractéristiques communes alimentent d'ailleurs les soupçons : au début des années 2000, un Airbus A320 vendu à Pékin a mystérieusement disparu et n'a jamais revolé. Selon Patrick Devaux, ancien cadre d'Airbus, l'appareil aurait été entièrement démonté pour être copié pièce par pièce. Les ressemblances entre l'A320 et le C919 sont en effet frappantes, du fuselage aux systèmes embarqués et même jusqu'à la performance.

*les analyses boursières de Boeing et de Airbus ont été effectuées le 17 octobre 2025.

Airbus n'a toutefois jamais dénoncé officiellement cette situation, par crainte de représailles commerciales, alors même qu'il ouvrirait une grande usine d'assemblage d'A320 en Chine.

En réalité, COMAC reste encore loin d'une concurrence sérieuse :

- ses avions reposent largement sur des composants étrangers, notamment des moteurs européens,
- la quasi-totalité des C919 commandés l'ont été par des compagnies chinoises,
- l'appareil n'a pas encore reçu de certification pour voler en Europe,

l'Agence européenne de la sécurité aérienne estimant qu'il faudra attendre **3 à 6 ans**.

Airbus, un acteur stratégique pour l'Europe?

Au-delà du marché civil, Airbus est aussi un pilier de l'industrie militaire européenne. Dans un contexte marqué par le renforcement militaire de la Russie et ses menaces envers l'OTAN et l'Union européenne, la France joue un rôle central dans la dissuasion en Europe de l'Est. En tant que puissance leader du bloc, elle doit mettre en avant ses secteurs stratégiques, au premier rang desquels figure son industrie aéronautique.



« Cette image montre un C919 atterrissant à l'aéroport de Dongying Shengli, dans la ville de Dongying, dans la province du Shandong, en Chine orientale »

Crise politique au Japon : la fin d'une stabilité historique ?

Texte par
Hugo
Lacipière

Temps de
lecture : 3
min

Depuis l'été 2025, le Japon connaît une crise politique sans précédent. Le 20 juillet, lors des élections pour la chambre haute du Parlement, la coalition au pouvoir a perdu sa majorité. Ce revers marque la fin d'une période de stabilité politique presque ininterrompue depuis la Seconde Guerre mondiale. Le Parti libéral-démocrate (PLD), pilier du système politique japonais depuis 1945, traverse une période de doutes et de divisions profondes.

Le Premier ministre Shigeru Ishiba, affaibli par plusieurs scandales et par les mauvais résultats électoraux, a fini par démissionner début septembre. En interne, le PLD a alors désigné une nouvelle dirigeante, Sanae Takaichi, pressentie pour devenir la première femme à occuper le poste de Premier ministre. Mais sa nomination

n'a pas apaisé la situation. Quelques jours après son élection, le parti Komeito, allié du PLD depuis plus de vingt ans, a décidé de quitter la coalition, estimant ne plus pouvoir soutenir un gouvernement affaibli et miné par des affaires de financement politique. Ce départ a plongé le pays dans une période d'instabilité. Le PLD ne dispose plus d'assez de sièges pour gouverner seul, et les négociations pour former une nouvelle alliance s'annoncent longues et difficiles. Certains observateurs parlent déjà d'un « tournant historique » : le Japon, connu pour la continuité et la discipline de sa vie politique, entre dans une ère d'incertitude. Les causes de cette crise sont multiples. D'abord, la lassitude des électeurs face à un parti dominant depuis des décennies. Ensuite, les scandales à répétition autour du financement politique ont entamé la confiance du public. Enfin, le Japon affronte de lourds défis économiques et démographiques : une population vieillissante, une croissance lente et des inégalités qui se creusent.

Ces problèmes fragilisent la société et nourrissent la méfiance envers les élites.

Autre signe de changement : la percée du parti d'extrême droite Sanseito. Ce parti, jusque-là marginal, séduit une partie de l'électorat en colère, notamment les jeunes déçus par la classe politique traditionnelle. Son discours nationaliste, très critique envers l'immigration et les institutions internationales, fait peur à une partie de la société japonaise.

Sur le plan international, cette instabilité inquiète. Le Japon joue un rôle central dans l'équilibre asiatique. Un gouvernement faible pourrait compliquer les décisions stratégiques dans un contexte géopolitique régional déjà tendu. Cette crise politique marque peut-être la fin d'un modèle hérité de l'après-guerre, fondé sur la stabilité et la continuité. Le Japon doit désormais trouver une nouvelle voie : plus ouverte, plus démocratique, mais aussi capable d'assurer la cohérence et la confiance nécessaires à la gouvernance d'un grand pays.

OCTOBRE ROSE EN DÉMOCRATIE DANS LE ROUGE

Octobre rose, tel est le nom donné au mouvement annuel mondial de sensibilisation et de collecte de fonds en faveur de la lutte contre le cancer du sein se déroulant au mois d'octobre.

Cependant, ce mois automnal fut surtout marqué par des péripéties politiques auxquelles les citoyens de notre chère 5e République (qui a fêté ce 4 octobre ses 67 ans d'âge, NDLR) ne prêtent finalement guère attention. C'est le constat qui ressort de l'étude publiée récemment par Ipsos : « Fractures françaises ». Ainsi, neuf Français sur dix jugent que la France est en déclin. Ils apparaissent même très pessimistes sur l'avenir du pays : un tiers des sondés pense que les choses sont irréversibles et que la situation ne s'améliorera jamais.

Acteurs potentiels de ce changement ou de cette stagnation, les partis politiques restent massivement rejetés, avec à peine 10 % de confiance

(-4 points par rapport à 2024), un étiage jamais constaté depuis 2019. Les institutions et les dirigeants politiques ne sont pas plus épargnés par la hausse de la défiance chez les Français, laquelle était déjà à des niveaux très élevés. Une défiance qui révèle un rejet croissant des Français envers tout l'écosystème politique, illustré par la « confiance » envers la présidence de la République qui tombe à son niveau le plus bas : 22 %, soit une chute de 22 points depuis l'élection présidentielle de 2017.

Le chaos politique et institutionnel engendré par la dissolution de l'Assemblée nationale en ce soir du 9 juin 2024 a largement contribué à ce désenchantement. Le parlement divisé, fracturé en trois blocs minoritaires (NFP, centre-droit et RN-UDR) ne peut, en l'état actuel, résoudre cette crise (élucubrations des partis politiques obligent...) et alimente l'antiparlementarisme, poison des démocraties libérales.

Ainsi, les gouvernements tombent, « changent » sans rien changer à leur composition antérieure, valsent depuis plus d'un an et demi. En cet espace-temps, aucune réelle mesure ou réforme durable n'a été prise, pas même le suffrage proportionnel (méthode d'élection adoptée à l'étranger telle que l'Allemagne mais surtout lors des élections européennes) pourtant ardemment promu par François Bayrou ex-Premier ministre.

Un cap semble toutefois avoir été franchi ce mois-ci avec le record historique – triste record ! - du gouvernement le plus rapide de l'histoire olympique républicaine ! En effet, Sébastien Lecornu restera dans l'histoire comme l'éphémère chef de son (1er) gouvernement éponyme long de... 14 heures !

Une question s'impose alors : la volonté de changement exprimée aux dernières élections législatives par deux tiers des suffrages envers l'opposition présidentielle sera-t-elle respectée par le pouvoir exécutif, c'est-à-dire le « Roi en son château » Emmanuel Macron ? Accouplée au souhait de retour aux urnes (43 % des français souhaitent une nouvelle dissolution de l'Assemblée et 58 % appellent à une démission d'Emmanuel Macron) la situation pourrait-elle engendrer une réaction du monarque présidentiel ? Que nenni ! Malgré ces « péripéties », Sébastien Lecornu s'est vu reconduit à Matignon par Emmanuel Macron. Une alternance politique existait-elle en nommant un Premier ministre issu des rangs du NFP ou du RN ? Elle est apparue trop risquée... Une dissolution pour une nouvelle législature probablement moins fracturée ? Inenvisageable... Une démission personnelle - pourtant réclamée y compris dans les rangs centristes – afin de débloquent cette situation inextricable ? Nous avons plus de chance d'assister, d'ici la fin de la décennie, à une victoire française à Roland-Garros que de voir cela.

« Démocratie dans le rouge », la République française l'est bel et bien : que ce soit politiquement du fait de son délabrement mais surtout financièrement eu égard à l'explosion de la dette depuis le passage à Bercy du « Mozart de la finance », M. Bruno Le Maire (revenu en France de Suisse pendant... 14 h lors du gouvernement Lecornu Ier). Cependant, les comptes publics à découvert ne semblent guère émouvoir les électeurs-citoyens :

que ce soit les 3 500 Mds d'euros de dette publique (soit plus que le PIB annuel français) ou le déficit public français estimé en 2024 à 170 Mds d'euros, un record européen en la matière. Faute de scrutin à se mettre sous la dent, hormis les classiques élections de délégués, les prochaines échéances seront locales, ou presque au vu des enjeux nationaux. Ces élections municipales nationales se dérouleront en effet en mars prochain, plus précisément le 15 et 22 mars 2026.

LES MUNICIPALES CLERMONTOISES : CRASH-TEST NATIONAL ?

Justement, Clermont-Ferrand, capitale de l'Auvergne mais surtout d'un point de vue politique bastion véritable de la gauche socialiste depuis bien des lustres, pourrait-elle voir son paysage politique basculer ?

Cela reste, en première analyse... improbable au vu du fort socle électoral clairement en faveur de la gauche, comme le prouvent les récentes victoires du NFP aux législatives de 2024 dans le Puy-de-Dôme.

Rappelons qu'un certain Valéry Giscard d'Estaing avait tenté, lors des municipales de 1995, de faire basculer cette mairie à gauche depuis près de 100 ans mais n'avait échoué que de 800 voix soit un petit pour cent des suffrages exprimés au second tour face au maire socialiste sortant Roger Quilliot. Bref, un coup raté - comme tant d'autres - par la droite.

Cependant, les divisions politiques et l'influence nationale pourraient cette année bouleverser le train-train municipal.

Tout d'abord, quels sont les candidats et camps en lice ?

Olivier Bianchi, notre maire depuis 2014, est à la tête d'une large alliance à gauche, où le PS (Parti Socialiste) tient la figure de proue. Il a confirmé dans La Montagne en mars dernier sa volonté de se représenter pour un potentiel troisième mandat de 6 ans.

Toutefois, les dissensions entre le Parti Socialiste et La France Insoumise tant au niveau national que local pourraient fragiliser l'union de la gauche par la présence de la députée Marianne Maximi, actuelle députée de la 1ère circonscription de Clermont-Ferrand, et candidate malheureuse aux dernières élections municipales de 2020. Elle sera de nouveau la tête de liste La France Insoumise à ces élections municipales. Au vu de la bonne implantation locale de LFI, il est probable que sa candidature soit à sérieusement prendre compte. Elle répond souvent présente lors d'événements ou manifestations sur la métropole, soulignant ainsi une volonté d'engagement pour le mouvement insoumis à faire entendre leur voix.

Julien Bony, membre opposant du conseil municipal, est parvenu à réaliser quelque chose d'inédit depuis 1995 à Clermont. En effet, il sera le candidat de l'union de la droite et du centre pour ces échéances à venir, représentant à la fois LR (Les Républicains) et Renaissance (parti d'Emmanuel Macron) ainsi que divers partis centristes. Soit une candidature pour un centre-droit unifié qui semble apparaître comme la principale candidature d'opposition face à Olivier Bianchi. Cependant, sa nomination a provoqué quelques soubresauts au sein des LR où des membres notoires dont le conseiller départemental et Vice-Président du Conseil Départemental, Sébastien Galpier ont annoncé leur désaccord et retrait de la campagne. Ce manque d'unité de l'opposition et l'alliance de LR avec Renaissance, lequel perd du terrain au niveau national comme local, peuvent apparaître comme un handicap non négligeable.

Et cela, d'autant plus que le candidat RN semble assez fort pour être présent au 2e tour des élections.

Antoine Darbois, tête de liste Rassemblement National, est ingénieur retraité de 71 ans de Michelin, et anciennement élu municipal à Gerzat pour Les Républicains pendant 6 ans de 2014 à 2020. Il devra faire face au mauvais ancrage local du Rassemblement National dans la métropole clermontoise mais pourrait en cas d'accession au second tour des élections municipales – il faut pour cela obtenir 10 % des suffrages exprimés au premier tour - gêner

la candidature de Julien Bony en divisant les chances à droite de réaliser la bascule. Il faut, en effet, s'attendre à une hausse du vote protestataire pour le RN lors du scrutin au vu de la conjoncture nationale actuelle qui lui est favorable.

Enjeux et débats font d'ailleurs rage pour ces élections municipales à venir : outre l'impact national qu'auront ces élections par leur forte médiatisation, ce scrutin jouera son rôle de révélateur des dynamiques politiques actuelles. Paradoxe qui n'est qu'apparent : le RN n'aborde pas ces élections municipales en position de force, hormis les succès passés dans le sud de la France ou dans le Nord (Hénin-Beaumont). L'ancrage local des militants et représentants locaux y est en effet essentiel pour acquérir crédibilité et notoriété.

De plus, les grandes métropoles urbaines et les quartiers huppés ne constituent pas pour le parti national-populiste un terrain conquis d'avance. Loin de là. En effet, les résultats aux dernières élections européennes ou législatives sont éloquentes, de ce point de vue : malgré les discours sécuritaires du parti, ou à cause d'eux..., le RN a largement été défait dans les métropoles françaises où les écarts avec la périphérie et la campagne sont parfois vertigineux. Le parti a toujours du mal à être attractif aux yeux des classes supérieures comme les cadres ou des professions intermédiaires qui votent plutôt à gauche en particulier si elles sont urbaines.

Enfin, les élections municipales constituent des élections où la plupart des électeurs sont âgés voire retraités. Les dernières études sociologiques sur les élections locales passées ont démontré l'abstention forte des jeunes et actifs pour ce type de scrutin, renforçant le poids, lors de ces élections, des partis traditionnels plus ancrés localement comme le Parti Socialiste ou Les Républicains (anciennement UMP), malgré leur déclin national respectif depuis près d'une décennie.

Ces élections municipales de 2026 sont donc particulièrement intéressantes à étudier d'un point de vue sociologique : assisterons-nous au renforcement ou au contraire au déclin de la « gérontocratie électorale » (démocratie où les personnes âgées constituent le principal poids démographique et donc politique) pour laisser place à une plus forte participation ou implication des jeunes pour ces élections ?

Cet élargissement vers la population plus jeune (18-34 ans) pourrait s'expliquer par la médiatisation plus large induite par les réseaux sociaux très populaires chez les adolescents et jeunes adultes mais aussi par la politisation plus générale des élections locales où les personnalités politiques considérées comme sans étiquette se font de plus en plus rares, ce qui renforce le militantisme ou l'activisme.

Cet élan a d'ailleurs conduit plusieurs maires de grandes villes, dont Olivier Bianchi, à déposer une déclaration commune promouvant un abaissement de l'âge pour voter à 16 ans pour ces élections municipales. Cette proposition cherche sans doute à capter un électorat juvénile censé plus positionné à gauche, ce qui reste à démontrer au vue de la forte progression de l'extrême droite chez les jeunes dernièrement.

Il est enfin nécessaire de souligner l'importance de plusieurs sujets qui font débat en ces temps troublés.

Différents thèmes apparaissent comme centraux durant cette campagne municipale, en particulier la sécurité. Le démontre la récente visite de l'ancien ministre de l'intérieur Bruno Retailleau à Clermont, ville qui, comme nombre de villes grandes et moyennes, est durement frappée par l'expansion du trafic de drogues et ses problématiques quotidiennes. Ce télescopage entre dynamique nationale et incidence locale est d'autant plus fort que le maire est l'un des principaux acteurs de la sécurité disposant de plusieurs leviers d'actions comme la Police Municipale.

Ce thème constitue un puissant angle d'attaque pour l'opposition de droite envers le maire sortant socialiste, jugé par celle-ci comme responsable de la hausse de la criminalité qui touche la métropole (multiplications de fusillades en pleine rue, coups de couteau, rackets, viols et agressions...) en particulier dans certains quartiers comme l'Avenue Charras. Nul doute que le prochain candidat à la mairie devra faire preuve de fermeté dans son programme pour parvenir à mobiliser et convaincre.

D'autres thèmes comme l'Urbanisme, la Mobilité ou la Transition Écologique seront abordés durant la campagne. Le projet Inspire porté par le Maire et Président de Métropole Olivier Bianchi a suscité contre lui polémiques, râlements et critiques de la part des automobilistes clermontois par ses nombreux travaux (routes bloquées, changement de circulation, déviations...) et constituera donc aussi un angle d'attaque potentiel pour les candidats d'opposition. A moins que cette grogne soit compensée par le bien-être ou les possibilités de mobilité nouvelles offerts aux habitants de Clermont-centre qui sont l'une des cibles électorales de l'actuelle Mairie.

Enfin, la situation budgétaire et financière de la Ville sera un fort débat entre les candidats dont les visions seront particulièrement opposées entre projets politiques à propos de la gestion des finances publiques de notre ville de 150 000 habitants. Les dépenses et recettes seront sujettes à des discussions houleuses, quand elles ne le sont pas déjà.

En somme, notre ville (et notre pays?) connaîtra ces prochains mois une forte actualité politique par la particularité de ces élections municipales sous influence de moult bouleversements locaux et nationaux.

Nul ne peut prédire de quoi notre avenir sera fait si ce n'est qu'il est fort probable que les électeurs soient tentés par le dégagisme et la volonté de changement. Ceux-ci emporteront-ils Olivier Bianchi ou au contraire, démontreront-ils la capacité du Maire actuel à se transformer ?

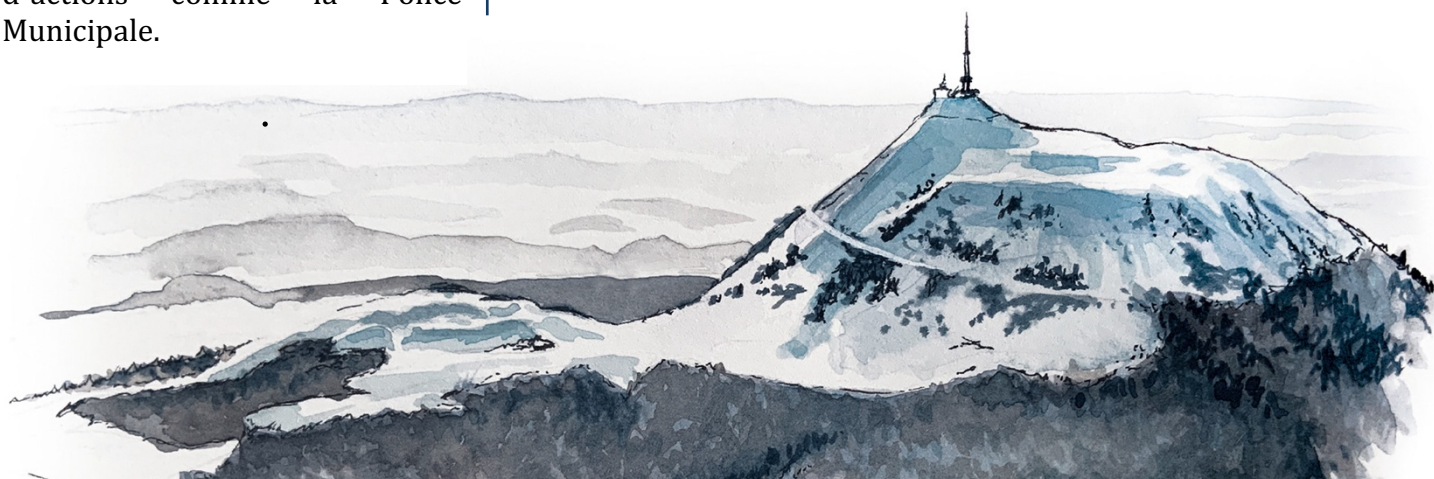


Illustration : Sarah Leila Roux, artiste clermontoise (aquarelliste, graphiste)

— site & Instagram : lespetitesaquarelles.fr et [@sarahleirart](https://www.instagram.com/sarahleirart)



La Chine, l'étoile montante de l'Orient

La Chine cherche-t-elle seulement à développer son pays et à renforcer son influence sur le continent asiatique ou bien à écraser les autres puissances mondiales à terme ?

Que ce soit culturellement, diplomatiquement ou économiquement, la Chine, dirigée par Xi Jinping, a imposé sa puissance sur la scène mondiale au cours des dernières années. Voici trois événements récents qui ont permis à ce pays d'affirmer sa position mondiale. Tout d'abord, la République Populaire de Chine emploie son soft power pour améliorer son image au regard de la communauté internationale. En effet, le défilé du 3 septembre en est une de ses représentations. Avec l'exposition de ses missiles hypersoniques et nucléaires DF-61, de ses drones ainsi que de ses nouveaux chiens robots, la Chine a affiché aux yeux du monde sa réelle capacité militaire et son innovation. Néanmoins, le plus grand défilé de l'histoire chinoise et du monde n'avait pas pour seul but de présenter la nouveauté de l'Etat, mais plus

particulièrement de défier les autres nations, notamment ses adversaires principaux : les Etats-Unis et Taiwan. En coopération avec la Corée du Nord ou encore la Russie, l'Iran et Biélorussie ; dont les dirigeants, Kim Jong-un, Vladimir Poutine, Massoud Pezeshkian et Alexandre Loukachenko, étaient présents ce jour-là sur la place Tian'anmen à Pékin ; Xi Jinping annonce : « la renaissance de la nation chinoise est inarrêtable ». Par conséquent, la Chine s'impose et montre sa grandeur ainsi que sa force militaire.

D'autre part, lors du sommet de l'Organisation de Coopération de Shanghai (OCS) qui s'est déroulé du 31 août au 1er septembre, la Chine et les autres pays présents ont exprimé leur mécontentement vis-à-vis du monde occidental. Rappelons que l'OCS a succédé au « groupe de Shanghai ». Elle a été créée en 2001 pour répondre aux bouleversements géopolitiques en Asie ainsi que pour assurer la sécurité collective de ses adhérents contre le terrorisme extrémiste et séparatiste.

C'est donc durant ce vingt-cinquième sommet que se sont réunis des « infréquentables », tels que V.Poutine ou encore M.Pezeshkian, autour d'un but commun : instaurer une perspective de « paix » et créer un nouvel ordre mondial. Puisque cette réunion se déroulait à Tianjin, une ville chinoise, et que l'organisation porte le nom de la deuxième plus grande du pays, Xi Jinping s'avance comme le représentant principal de l'OCS. En effet, en 2024, les Russes et les Nord-Coréens avaient signé sans sa validation un accord, qui avait été très vite rectifié par le président chinois lorsqu'il a eu connaissance de cette décision sans son autorisation. Cette intervention du président chinois installe son Etat comme le cœur de cette organisation. De plus, lors du sommet de cette année, l'Etat chinois désirait arrimer l'Inde pour avoir un contrôle sur les routes de la soie ; la Russie, quant à elle, a réussi à réhausser son prestige international et l'Iran est sorti de l'isolement dû aux bombardements israéliens et américains. La création d'un multilatéralisme anti-occidental est bien en marche et la menace sur les démocraties d'Occident ne fait que s'accroître.

En dernier lieu, la Chine qui avait déjà des relations avec la Russie, cherche à accroître plus fortement son entente avec cette puissance grandissante de l'Asie. En effet, un projet a été souhaité entre cette dernière et la Chine. Un gazoduc, Power of Siberia 2, est prévu, reliant les champs de gaz de Sibérie à la région de Xinjiang à l'ouest de la Chine, en passant par la Mongolie.

Cette infrastructure fait suite au gazoduc Power of Siberia 1 et aura une longueur prévue d'environ 6 700 km dont 2 400 km sur le territoire de la Russie, un diamètre des conduits de 1 420 mm et une capacité de 50 milliards de mètres cubes de gaz naturel par an, sur une durée de trente ans environ, soit jusqu'à la mi-2049. De plus, des changements seront également présents sur l'ancien Power of Siberia et sur la route de l'Extrême-Orient à partir de 2027. Ce projet est mené par une société anonyme russe de l'extraction, du traitement et du transport de gaz naturel et par la China National Petroleum Corporation. Xi Jinping affirme donc une nouvelle fois sa puissance économique avec l'aide de la Russie. On peut s'attendre à un grand chamboulement dans les démocraties occidentales suite à cette alliance entre le plus grand pays du monde en superficie et le deuxième pays le plus peuplé du monde.

La Chine s'impose donc vis-à-vis du reste du monde, par sa propre évolution et par ses alliances avec les pays non-occidentaux, créant ainsi un nouveau multilatéralisme qui risque de mettre à mal les pays développés de l'ouest du globe. Néanmoins, même si cette montée en puissance est fulgurante, des difficultés d'entente sont perceptibles entre les adhérents de l'OCS et les avancées économiques de la Chine avec le gazoduc sont loin d'être abouties. Cet « Empire du Milieu » reste tout de même une préoccupation actuelle pour les démocraties occidentales, et son rayonnement s'agrandit de plus en plus.

Nos remerciements

Nous tenons à adresser nos remerciements les plus sincères à **Monsieur Rique**, notre chef d'établissement, ainsi qu'à **Monsieur Gaillard**, notre CPE, à **Madame Bernhardt-Astic**, notre responsable de niveau, pour leur soutien constant tout au long de ce projet. Nous remercions également chaleureusement **Madame Hautbois** pour la relecture complète du journal, ainsi que **Monsieur Compte**, prof de numérique et science de l'informatique, pour son aide sur le site internet .

Enfin, toute notre gratitude va à **Monsieur Benoit**, notre responsable du journal et représentant, pour son accompagnement bienveillant et son engagement à nos côtés. Nous souhaitons également exprimer notre reconnaissance à l'ensemble des **membres de la rédaction**, dont l'investissement, l'énergie et la créativité ont permis de donner vie à ce journal.

Rédacteur-trice en chef
Clément Billières et Cara Da Costa

Pôle graphisme :

Nelle Bellemare
Lilou Châtelet--Astier
Tristan Mitaine

Pôle vie lycéenne :

Paul Brugerolle De Fraissinette
Justine Charrondiere
Eléna Charrondiere
Charlène Ménard

Pôle scientifique :

Louise Moiras
Elias Muti
Ludivine Riou

Pôle Monde Contemporain :

Euphemia Auriol Deasington

Pôle culture :

Sacha Barbarin
Balkisse Belhani
Victoria Day
Gabriel Jouanneau
Victoire Mestre
Noélie Rougier

Pôle Sociologie Economie :

Diane Brailova-Platonov
Aaron Civel
Adib Korti
Mikhaïl Savranin

Pôle Géopolitique :

Tom Baudin
David Bystrushkin
Anaïs Courdier
Hugo Lacipière



Retrouvez-nous
sur notre
Instagram :
[@oeildefenelon](https://www.instagram.com/oeildefenelon)

Ce n'est que le
début...

Une nouvelle édition
du journal, et d'autres
ressources à venir.

